

4.2019

la
feuille internationale d'architecture
n° 153

PERSPECTIVES



le Carré bleu

fondateurs (en 1958)

Aulis Blomstedt, Reima Pietilä, Heijo Petäjä, Kyösti Alander, André Schimmerling *directeur de 1958 à 2003*

responsable de la revue et animateur (de 1986 à 2006)

avec A.Schimmerling, Philippe Fouquey

directeur Massimo Pica Ciamarra

Cercle de Rédaction

Kaisa Broner-Bauer, Jorge Cruz Pinto, Pierre Lefèvre, Massimo Locci, Päivi Nikkanen-Kalt, Luigi Prestinenza Puglisi, Livio Sacchi, Sophie Brindel-Beth, Bruno Yellut.

collaborateurs

Outre son important groupe en France, Le Carré Bleu s'appuie sur un vaste réseau d'amis, collaborateurs et correspondants en Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Estonie, Angleterre, Canada, Chine, Cuba, Etats-Unis, Finlande, Japon, Jordanie, Grèce, Hollande, Hongrie, Israël, Italie, Norvège, Suède et Portugal.

Grace à l'initiative de la Bibliothèque de la « Cité du Patrimoine et de l'Architecture » à Paris, sur le site www.lecarrebleu.eu ils sont à la disposition gratuit tous les numéros, à partir du 1958, avec tous les textes et les noms des plusieurs auteurs qui ont collaboré et qui actuellement collaborent à notre « feuille internationale d'architecture »

en collaboration avec

- Civilizzare l'Urbano ETS
- IN/Arch - Istituto Nazionale di Architettura - Roma
- Museum of Finnish Architecture - Helsinki
- Fondazione italiana per la Bioarchitettura e l'Antropizzazione sostenibile dell'ambiente

archives iconographique, publicité

redaction@lecarrebleu.eu

traductions

anglaise par Aoife Beville
française par Catherine Millasseau
révision des textes français F. Lapiet

mise en page Francesco Damiani

édition

nouvelle Association des Amis du Carré Bleu,
loi de 1901 Président François Lapiet
tous les droits réservés / Commission paritaire 593
« Le Carré Bleu, feuille internationale d'architecture »

siege social

181, rue du Maine - 75 014 - PARIS

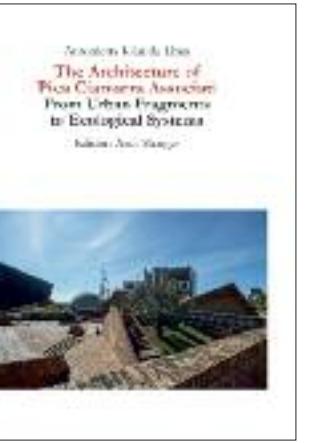
www.lecarrebleu.eu

Aut. Trib. di Napoli n.31 del 26.04.07

Since 1970, based in an isolated building situated on the peninsula of Posillipo, Pica Ciamarra Associati (www.pcaint.eu) has acted as a laboratory of architectural and urban design which has gradually incorporated new members and new energies over the time: using a multidisciplinary approach, the roots of the architectural practice lie in the intensive theoretical and practical work begun in the early 1960s by Massimo Pica Ciamarra. Since then the practice has been marked by a continuous relationship with Le Carré Bleu Feuille internationale d'architecture and leading members of the cultural milieu of Team 10: this has led to constant attention to everything that lies beyond form, to the relationship with contexts that also include non-spatial contexts, and to high levels of integration and dialectical discussion.

According to Pica Ciamarra Associati, a design transcends the approaches of a single sector, providing simultaneous solutions to contradictory requirements, combining utopia and practicality.

The poetics of the fragment: it mediates between architecture and the urban dimension; some designs also have the aim of becoming absorbed within a context as "informed fragments".



This monograph is the result of an intensive period of work and consists of two interacting parts.

It stems from research into the archive of the studio Pica Ciamarra and conversation with the members of the architectural practice. Organised diachronically, the book tells the long story, unfolding over a period of over fifty years of a team of Neapolitan architects and designers, who have maintained the lively spirit of the practice which is still geared towards the future. The textual and iconographic account tells a story and offers an interpretation that highlight the vibrant atmosphere of the studio, based on a consistency of thought and action, and fuelled by an interest in many different forms of knowledge. The contextualisation of the events related to the studio, as they unfolded over time, is wide-ranging, coherent and connotative. Antonietta Iolanda Lima, professor of history of architecture at the University of Palermo, has always tried, through theory, teaching and design, to disseminate the importance of history which can embracing innovation and tradition to an equal degree, forming a 'single entity' as is reflected by her career. Since the 1980s, her academic work has gained increasing importance, a way of avoiding narrow sectoral approaches in the training of future architects, offering a holistic stance of the history of architecture and an architecture that contributes to shaping critical thought and a thriving cultural life.

The Architecture of Pica Ciamarra Associati - From Urban Fragments to Ecological Systems

356 pp. with 915 illus. including 305 in colour, 240 x 300 mm, hard-cover, Edition Axel Menges ISBN 978-3-86905-020-1



PERSPECTIVES

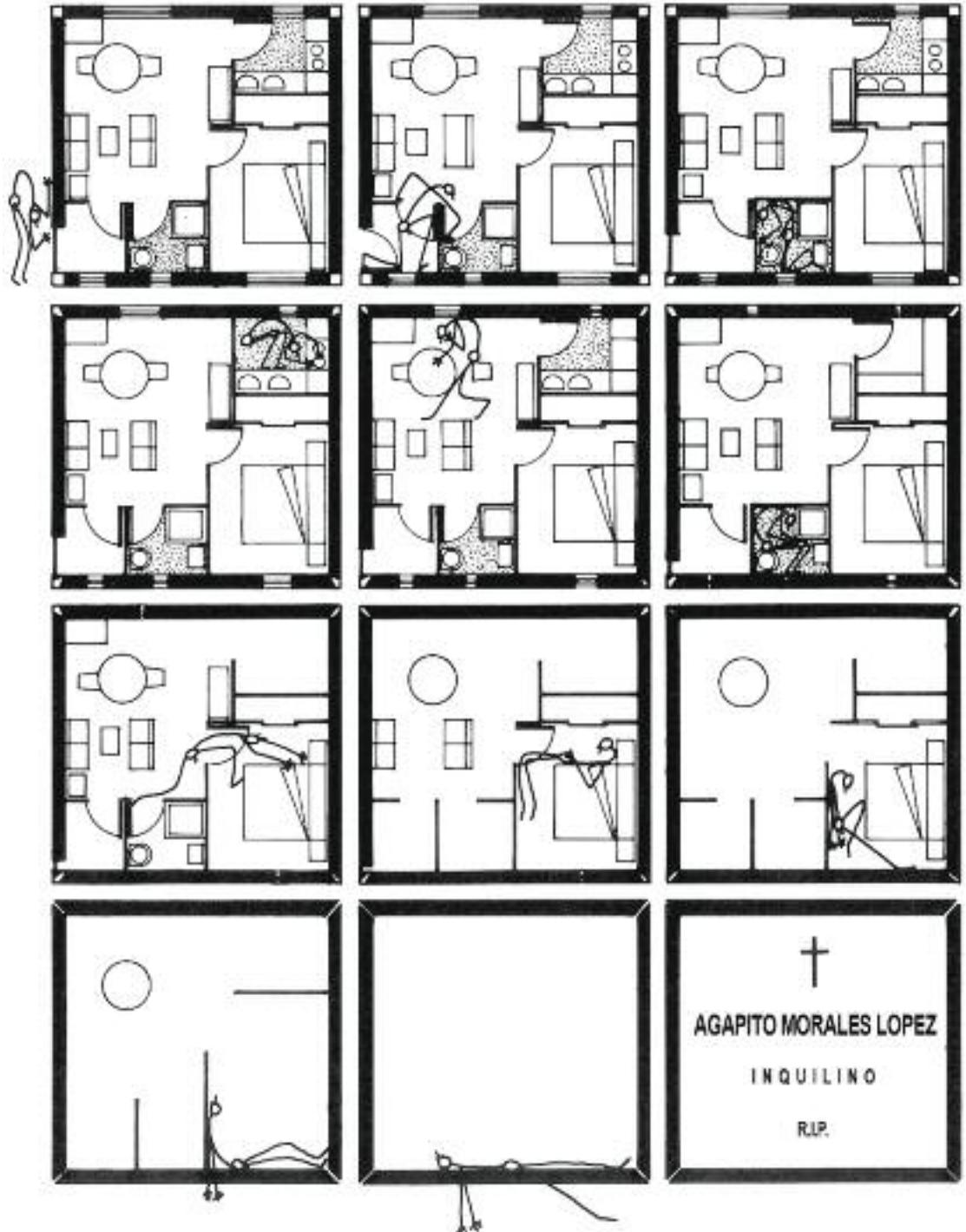


éditorial

- | | |
|----|--------------------------------|
| 05 | assertions synthétiques |
| 18 | la ville idéale n'existe pas |
| 21 | civiliser l'urbain |
| 37 | potentialités du non-construit |
| 47 | plan humaniste contemporain |

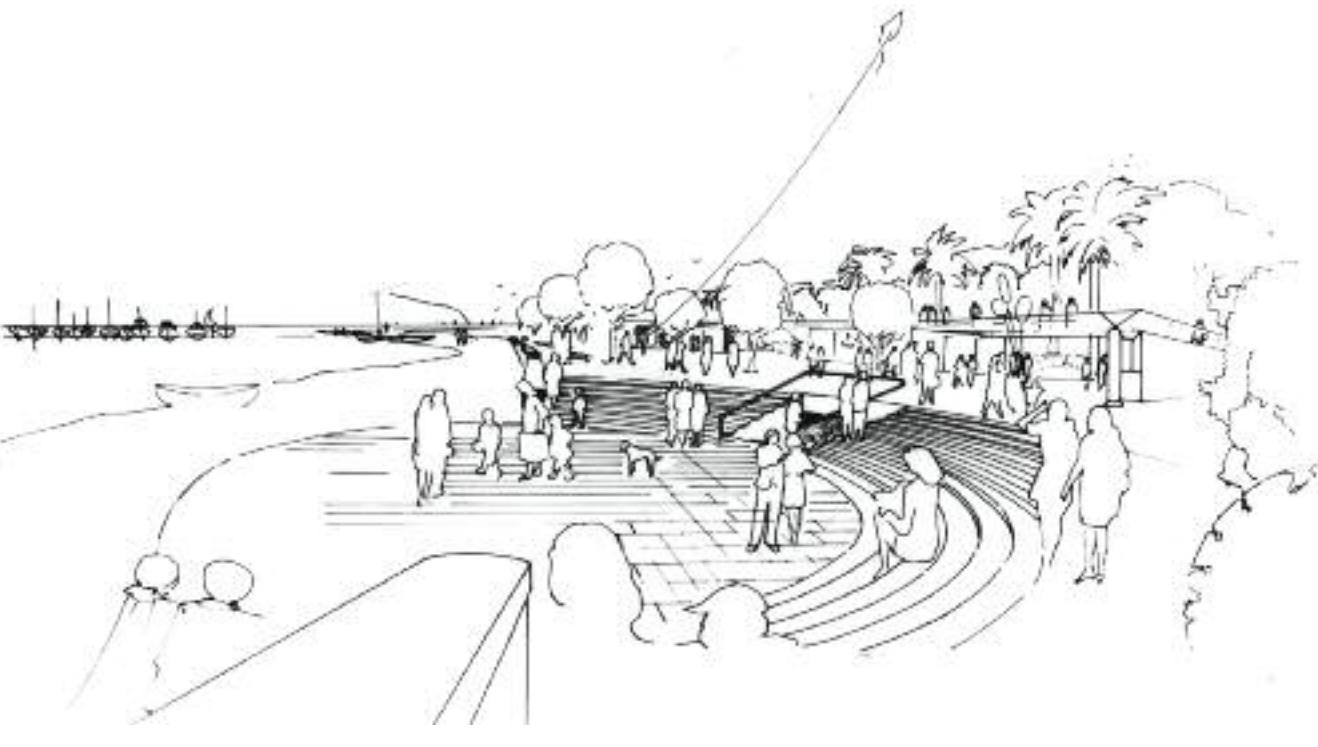
- | | |
|----|---------------------|
| 60 | notes |
| 61 | références / images |

pp.3-46 par Massimo Pica Ciamarra ; pp.47-59 par Patrizia Bottaro



Dans une réalité de plus en plus interconnectée, combien de temps encore pourra-t-on tolérer les séparations, les distinctions, les intérêts sectoriels, les champs disciplinaires, l'autonomie ?

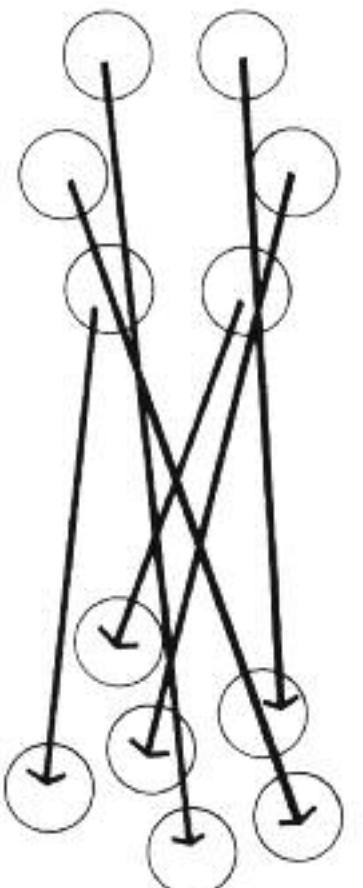
La triade « *Environnement / Paysage / Mémoire* » plaide en faveur des logiques de relation qui sont prioritaires sur les besoins internes des projets individuels, quelle que soit leur échelle, qu'elles concernent un territoire ou se limitent aux bâtiments.



ASSERTIONS SYNTHÉTIQUES



A
B C D
B C A B
A D C B D
A C B
C D C
B C B A
A B A C
C D B A
C D B
A A D
D C B B
B C A
C B C
C B
A D
B C C
C



Bertrand Russell, (« Wisdom of the West ») *La saggezza dell'occidente*, Longanesi 1961

- la théorie des contraires d'Anaximandre et les vibrations de la corde de Pythagore ont conduit à la doctrine d'Héraclite : l'harmonie de tensions contrastées, comme dans un arc
- Le rasoir d'Occam. Principe d'économie: utilisez l'hypothèse la plus simple
- le changement en tant que nouvel arrangement d'atomes qui restent en eux-mêmes immuables

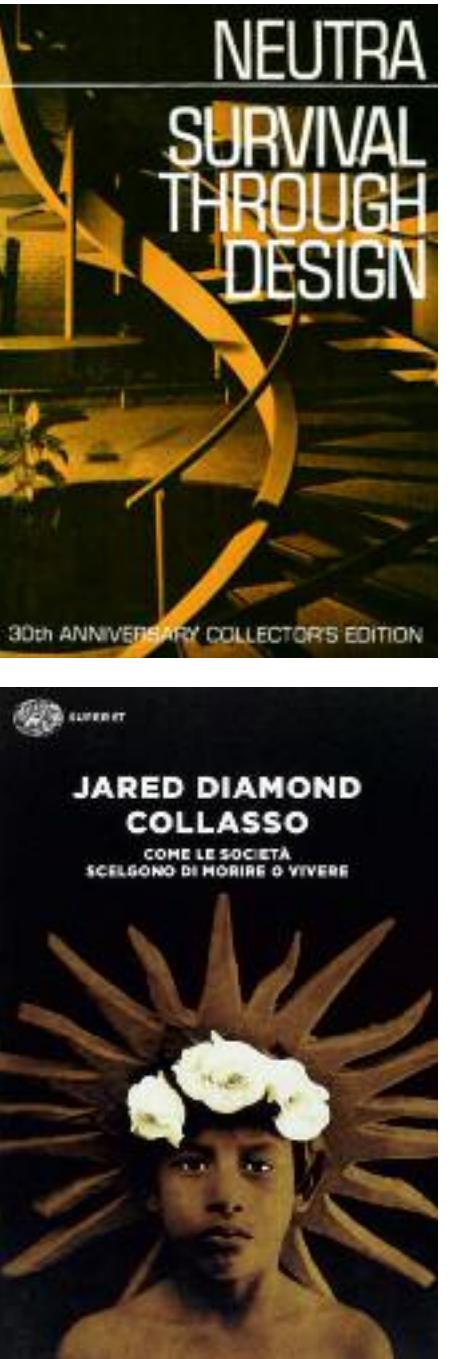
► La séparation a une valeur instrumentale imprécieuse mais facilite cependant les distinctions, l'autonomie et l'isolement. Elle est précieuse si elle n'ignore pas ni n'oublie les relations, si elle réfléchit simultanément sur le ciment - le « gluon » qui tient ensemble l'univers et toute chose - et est animée par la perspective de l'« intégron » de François Jacob. Les domaines disciplinaires recherchent la transdisciplinarité, mais il est parfois jugé approprié d'opérer un distingue, même au sein d'un même domaine.

Robert Venturi distinguait l'Ingénierie de l'Architecture. Faisant écho à la distinction cruciale entre poésie et littérature, Roberto Pane distinguait l'architecture et la construction. Le bon sens commun distingue le centre historique de la banlieue : le premier momifie et il se propose tout au plus de "recoudre" la seconde. Considérant comme architecture ce qui est singulier, d'auteur ou à tout le moins ce qui contient du sens, il ignore le rôle des autres composantes de la configuration complexe des cadres de vie ; la distinction entre ingénierie et architecture semble légitimer des optiques sectorielles. Ces distinctions peuvent donc causer des dommages, mais il n'est pas nécessaire de ne se libérer que d'elles seules.

► Le mot « Architecture » n'est pas dénué d'ambiguïté : certes, il s'agit là d'un métier et d'un art très antique mais d'aucuns le réduisent à la forme d'un édifice. Pendant des siècles, la triade « *Utilitas / Firmitas / Venustas* » a dominé. Pour certains, l'architecture a été un instrument, pour d'autres uniquement une contemplation; une « musique congelée » pour Goethe qui l'a même perçue comme « *une seconde nature agissant pour les usages civils* »¹. Deux définitions de l'architecture, encore relativement récentes, sont particulièrement appropriées : « *substance de choses espérées* » (en tant que synthèse de tensions confiantes) et « *produit de peuples heureux qui rend les peuples heureux* » (car il existe une confusion heureuse entre cause et effet). Même dans la première moitié du siècle dernier, entre pérennisations ancestrales et mutations pressantes, l'architecture² exigeait une remise en cause. A l'instar de la seconde définition de Goethe, ces deux définitions ne se bornent pas à prendre en compte des édifices, formes ou langages : elles investissent à chaque échelle les cadres de vie - bâti et non bâti, espaces clos et ouverts -, ce qui implique des retombées sur le bien-être, l'économie, la sécurité, le bonheur et la qualité de vie.

Elles incitent en outre à considérer comme quasiment synonymes « architecture / urbanisme / paysage / environnement » : autrement dit, l'ensemble qui constitue nos habitats.

► Avec de brusques sursauts dans sa seconde moitié, le XXe siècle est caractérisé par la « Révolte des masses »³, de grands accroissements démographiques, l'évolution des styles de vie, des révoltes et de criantes mutations culturelles. Tout cela a engendré et ne cesse de faire des transformations essentielles, si bien que les modes de pensée du passé sont devenus obsolètes, faisant émerger des thèmes et préoccupations autrefois méconnus.



Les années 50 ont été une décennie extraordinaire, empreinte de confiance dans l'avenir. Ce sont les années où - grâce à de jeunes architectes irrités par la sclérose du Mouvement moderne⁴ - les CIAM se dissolvent. Ce sont celles-là mêmes qui voient la naissance du rêve européen; l'affirmation du parti politique *Movimento Comunità* d'Adriano Olivetti; la création de l'IN/Arch, l'alliance inédite promue par Bruno Zevi afin de déterminer les conditions et outils en mesure d'insuffler un regain d'espoir à l'architecture et au territoire.

En 1954, *Survival through design*⁵ a été un signe d'alerte. Mais 50 ans plus tard, le biologiste / physiologiste / ornithologue / anthropologue américain, Jared Diamond, publie *Effondrement : comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*⁶. Dans la seconde moitié du XXe, les problèmes d'environnement ont pris de plus en plus d'importance, jusqu'à imposer l'urgence de revoir en profondeur les comportements. En 1992, ils ont donné naissance à la « Convention des Nations Unies sur les changements climatiques » (United Nations Framework Convention on Climate Change / UNFCCC), et ensuite aux « Conférences des Parties » annuelles qui ont connu des fortunes diverses.

60 ans exactement après la « Déclaration universelle des droits de l'homme » (Paris, Palais de Chaillot, 10.12.1948), le 8.12.2008 - encore une fois au Palais de Chaillot, devenu le siège de la « Cité de l'Architecture & du Patrimoine » - , « Le Carré Bleu » fête ses cinquante premières années en lançant le projet de « Déclaration des devoirs des hommes »⁷ concernant l'habitat et les styles de vie. Mais n'étant pas universels, ils doivent tenir compte des différences.

En 2011, le philosophe français Ruwen Ogien publie *L'influence de l'odeur des croissants chauds sur la bonté humaine*⁸. L'année 2015 est marquée par l'encyclique *Laudato sia, sur le soin de la maison commune*⁹, et récemment, en 2016, paraît l'extraordinaire manuel d'optimisme *Non ce n'était pas mieux avant : 10 bonnes raisons d'avoir confiance en l'avenir*¹⁰ dont la couverture de l'édition française comporte un titre en tout petits caractères, dominé par ce que l'auteur, Johan Norberg, veut faire passer pour le vrai titre : « *Non, ce n'était pas mieux avant* ». Il s'agit là d'une analyse aiguë et bien documentée de dix thèmes qui - au sujet de l'environnement - s'arrête toutefois sur les progrès significatifs dans les grandes villes, en évitant l'examen de l'évolution globale, dramatique et opposée.⁷

En 2018, naît « Civiliser l'Urbain »¹¹ : une petite initiative, un petit Organisme du Tiers Secteur, présentée à travers des actions simultanées : collecte d'écrits / exposition / conférences / rencontres interdisciplinaires (au nombre desquelles « *Civiliser l'urbain, condition préalable de la légalité* », « *Du PIB au BES : cartographier la qualité de vie* », « *Le quatrième Environnement* »¹²). Une initiative pour s'exprimer, partager l'analyse de la condition contemporaine, investiguer des lignes de recherche et des actions en mesure de contrecarrer la distinction pathologique « ville » / « urbain ».

Des imbrications créatives, des connaissances matérielles et intellectuelles génèrent peu à peu des accords, des règles de comportement, des expressions partagées. Les civilisations sont identifiées par la musique / peinture / sculpture / poésie et toute autre manifestation exprimant la liberté : des pensées qui germent au sein d'un groupe, un mouvement, une pensée collective.

Actuellement, des civilisations différentes sont réunies par les sciences, les technologies et ce qui évolue grâce à des organisations transnationales complexes et croisées, animées par des intuitions, fortes d'apports coordonnés. Un aphorisme presque antique rappelle que l'histoire de toute civilisation est, quoi qu'il arrive, inscrite dans ses pierres. Les civilisations sont identifiées par des paysages et des cadres de vie produits par la stratification de processus de création et par de petites modifications qui se révèlent pourtant essentielles en raison des comportements et des usages. Compte tenu de la configuration des cadres de vie, elles manifestent l'évolution de la pensée qui anime les phases de toute civilisation. En ce sens, l'image de l'iceberg s'avère efficace car elle rappelle que ce qui est visible n'est qu'une modeste partie de réalités plus grandes et plus profondes.

► Tout cela amène à redéfinir les rôles et tâches de ceux qui s'occupent de la transformation du cadre de vie, afin de générer sécurité, bien-être et bonheur chez ceux qui y vivent. Il est dès lors urgent de collaborer, prendre de la hauteur, changer de points de vue, croiser les regards et utiliser une vision systémique. Les médecins ont mis plusieurs fois à jour leur « *Serment d'Hippocrate* ». De même, les architectes, s'affranchissant de la vision de la triade vitruvienne (qui soutient l'autonomie de chaque bâtiment), doivent repérer les principes de relation sur lesquels fonder des cadres qui soient une « substance de choses espérées », abandonner l'immobilisme, agir avec des compétences de plus en plus intégrées. Pour Jules Michelet, « *chaque époque rêve la suivante* », pour Walter Benjamin, « *en rêvant, elle tend vers son réveil* ». Dans un monde fait des rêves et des cauchemars de ceux qui nous ont précédés, il est nécessaire que se répandent de nouvelles pratiques. Une politique attentive au territoire suppose des réorganisations courageuses, élaborées de manière incisive, de façon que cette exigence de mutation puisse conserver sa charge utopique au fur et à mesure qu'elle se matérialise. Viser à des visions intégrées modère l'enthousiasme des néophytes et concilie les exigences sans pour autant porter atteinte à la priorité de l'environnement, au paysage et à aux stratifications qui identifient chaque lieu, non seulement physiques, mais aussi immatérielles - culturelles et spirituelles - qui en renforcent la mémoire.

En ce sens, « *Fragments / Symbiose* »¹³ - inspiré de « *Sustainability Sustains Architecture* »¹⁴ - est un « manifeste ». Toute intervention ou transformation de nos cadres de vie qui n'est plus refermée sur elle-même, sera le fragment d'un futur différent. Son destin sera de refuser toute forme d'autonomie, de privilégier des logiques d'immersion, de faire partie de l'*« Environnement / Paysage / Mémoire »*¹⁵.

Un conversion soudaine, presque utopique, anime Goetz dans le *diable et le bon Dieu* de Sartre.

Il est urgent d'entreprendre quelque chose de semblable pour s'attaquer aux problèmes climatiques et environnementaux à une échelle appropriée et pour mettre fin au paradoxe que voici : plus les règles évoluent, plus le cadre de vie se détériore, ces règles ayant été créées avec d'autres objectifs.



BREIF HYPOTHESES

► Separating is instrumentally valuable. However, it can also facilitate distinctions, autonomies and isolations. It retains its value if it does not ignore or forget relationships, if it simultaneously reflects on the glue - the "gluon" that holds the universe and all things together - and if it is also animated by François Jacob's perspective of the "integron". Disciplinary sectors seek transdisciplinarity: however sometimes it is appropriate to distinguish even within the same sphere. Robert Venturi distinguished engineering and architecture, and - echoing the Croce's distinction between poetry and literature - Roberto Pane distinguished architecture and construction. Common sense distinguishes the historic centre and the periphery, mummifying the first and at the most proposing to mend the second. Considering architecture as singular, authorial and containing meaning disregards the role of the other components of the complex configuration of living environments; distinguishing engineering and architecture may seem to legitimize sectorial optics. These distinctions can therefore be harmful: but getting rid of these is not the only necessity.

► "Architecture" is an ambiguous word. As a craft and an art it is ancient, but there are those who reduce it to the appearance of a building. For centuries the "*Utilitas / Firmitas / Venustas*" triad dominated entirely. For some, architecture was an instrument, for others only contemplation; Goethe called it "frozen music", also defining it differently as "*second nature for civil use*"¹. Still relatively recent, two definitions of architecture remain particularly appropriate: "*substance of things hoped for*" (because it is a synthesis of trusting tensions) and "*product of happy peoples that makes people happy*" (because it is a happy confusion between cause and effect). Even in the first half of the last century, architecture² needed to be reconsidered between ancestral continuity and pressing mutation. Like the second of Goethe's, these two definitions are not limited to buildings, forms or languages: they invest living spaces - built and non-built, enclosed spaces and open spaces - with their effects on well-being, economy, safety, happiness and overall quality of life. Which can also lead to the terms: "architecture / urban planning / landscape / environment" being considered as almost synonymous: that is, the whole that constitutes our habitats.

► The twentieth century is characterised by: "la révolte des masses"³, huge demographic spikes, an evolution in lifestyle, revolutions and great cultural shifts, all greatly increasing in the second half of the century. All of this has led to, and continues to lead to, substantial transformation, the patterns of thought of the past have been made redundant and new themes and preoccupations have arisen.

The 1950s was an extraordinary decade, full of faith in the future - the years in which the CIAM was disbanded, thanks to some young architects irritated by the ossification of the Modernist movement⁴. The years that saw the birth of the European dream, the affirmation Adriano Olivetti's 'Movimento Comunità' the creation of the IN/Arch, the innovative alliance promoted by Bruno Zevi to determine conditions and instruments capable of giving a new hope to architecture and to the land.

In 1954 "Survival through design"⁵ signalled an alarm. Fifty years later, however, a biologist physiologist-ornithologist-antropologist would publish *Effondrement: comment les sociétés déclinent de leur disparition ou de leur survie*⁶. In the second half of the 20th century environmental issues grew increasingly more important, until they became the urgent factor behind substantial revisions of policy, bringing about United Nations Framework Convention on Climate Change (UNFCCC) in 1992, then the annual Conferences of the Parties with their vicissitudes.

Exactly 60 years after the *Universal Declaration of Human Rights* (*Déclaration universelle des droits de l'homme* Paris, Palais de Chaillot, 10.12.1948), on December 8th 2008, once again at the Palais de Chaillot - which in the meantime had become the headquarters of "Cité de l'Architecture & du Patrimoine" - Le Carré Bleu marked its first 50 years by launching the project "*Déclaration des devoirs des hommes*" in relation to habitat and lifestyle, these are notably not universal as they must take diversity into account.

In 2011 a French philosopher published *L'influence de l'odeur des croissants chauds sur la bonté humaine*⁸. 2015 was marked by the encyclical *Laudato sia, sur le soin de la maison commune*⁹, while the extraordinary manual of optimism *Non ce n'était pas mieux avant: 10 bonnes raisons d'avoir confiance en l'avenir*¹⁰, is still recent (2016), in the French edition the title is dwarfed by the sentiment that wishes to appear true: "Non, ce n'était pas mieux avant". An acute and well documented analysis of 10 themes, which, regarding environmental issues, focusses on the significant progress evident in large cities, while avoiding an examination of the opposing dramatic global trend.

ASSUNTI SINTETICI

► Separare è strumentalmente prezioso. Agevola però distinzioni, autonomie, isolamenti. È prezioso se non ignora o non dimentica relazioni, se simultaneamente riflette sul collante -il "gluone" che tiene insieme l'universo e ogni cosa- ed è animato dalla prospettiva dell'"integron" di François Jacob. I settori disciplinari cercano transdisciplinarietà: però a volte si ritiene opportuno distinguere anche all'interno di uno stesso ambito. Robert Venturi distingueva Ingegneria e Architettura. Riecheggiando la distinzione crociana fra poesia e letteratura, Roberto Pane distingueva architettura e edilizia. Il buon senso comune distingue centro storico e periferia: mummifica il primo ed al più si propone di rammendare la seconda. Considerando architettura quanto è singolare, autoriale o comunque contiene senso, disconosce il ruolo degli altri componenti della complessa configurazione degli ambienti di vita; distinguere ingegneria e architettura sembra legittimare ottiche settoriali. Queste distinzioni possono quindi generare danni: ma non occorre liberarsi solo da queste.

► "Architettura" è parola ambigua. Si, mestiere ed arte antichissima, ma c'è perfino chi la riduce all'aspetto di un edificio. Per secoli ha dominato la triade "*Utilitas / Firmitas / Venustas*". Per alcuni l'architettura è stata strumento, per altri solo contemplazione; "*musica congelata*" per Goethe che l'ha anche colta come "*seconda natura finalizzata ad usi civili*"¹. Ancora relativamente recenti, due definizioni dell'architettura sono particolarmente appropriate: "*sostanza di cose sperate*" (perché sintesi di tensioni fiduciose) e "*prodotto di popoli felici che fa felice i popoli*" (perché felice confusione fra causa ed effetto). Anche nella prima metà del secolo scorso, tra permanenze ancestrali e pressanti mutazioni, l'architettura¹ esigeva ripensamenti. Come la seconda di Goethe, queste due definizioni non si limitano ad edifici, forme o linguaggi: investono ad ogni scala² gli ambienti di vita -costruito e non costruito, spazi chiusi e spazi aperti- con le loro ricadute su benessere, economia, sicurezza, felicità, qualità della vita. Portano inoltre a considerare quasi sinonimi "architettura / urbanistica / paesaggio / ambiente": cioè l'insieme che costituisce i nostri habitat.

► Con decisive impennate nella sua seconda metà, il Novecento è caratterizzato dalla "La révolte des masses"³, da grandi incrementi demografici, dall'evolversi degli stili di vita, da rivoluzioni e vistose mutazioni culturali. Tutto questo ha generato e continua a generare trasformazioni sostanziali, ha reso obsoleti modi di pensare del passato, ha fatto emergere temi e preoccupazioni un tempo sconosciuti.

Gli anni '50 sono stati un decennio straordinario, carico di fiducia nel futuro. Sono gli anni nei quali -grazie ad alcuni giovani architetti irritati dalla sclerosi del Movimento Moderno⁴- si dissolvono i CIAM. Sono quelli che vedono la nascita del sogno europeo; l'affermarsi del Movimento Comunità di Adriano Olivetti; la creazione dell'IN/Arch, l'inedita alleanza promossa da Bruno Zevi per determinare condizioni e strumenti in grado di dare nuova speranza all'architettura e al territorio.

Nel 1954 *Survival through design*⁵ è stato un allarme. Dopo 50 anni però un biologo/fisiologo/ornitologo/antropologo pubblica *Effondrement: comment les sociétés déclinent de leur disparition ou de leur survie*⁶. Nella seconda metà del Novecento le questioni ambientali hanno assunto via via maggiore rilevanza, fino ad imporre l'urgenza di sostanziali revisioni dei comportamenti. Nel 1992 hanno dato origine alla "Convenzione delle Nazioni Unite sui cambiamenti climatici" (United Nations Framework Convention on Climate Change / UNFCCC), quindi alle annuali "Conferenze delle Parti" con le loro alterne vicende.

A 60 anni esatti dalla "Déclaration universelle des droits de l'homme" (Parigi, Palais de Chaillot, 10.12.1948) l'8.12.2008 -di nuovo a Palais de Chaillot, divenuto sede della "Cité de l'Architecture & du Patrimoine"- "Le Carré Bleu" segna i suoi primi cinquant'anni lanciando il progetto di "*Déclaration des devoirs des hommes*" in rapporto all'habitat ed agli stili di vita. Non universali, devono tener conto delle differenze.

Nel 2011 un filosofo francese pubblica *L'influence de l'odeur des croissants chauds sur la bonté humaine*⁸. Il 2015 è segnato dall'enciclica *Laudato sia, sur le soin de la maison commune*⁹, mentre è ancora recente (2016) lo straordinario manuale di ottimismo *Non ce n'était pas mieux avant : 10 bonnes raisons d'avoir confiance en l'avenir*¹⁰ la cui copertina della simultanea edizione francese ha il titolo piccolo piccolo, dominato dai caratteri di quanto vuole sembrare quello vero: "Non, ce n'était pas mieux avant". Acuta e ben documentata analisi di dieci temi, che però -per quanto riguarda l'ambiente- si sofferma sui significativi progressi in grandi città: evita l'esame del trend globale, drammatico e opposto.

In 2018 Civiliser l'Urban¹¹ founded, a small institution in the non-profit sector, which performs simultaneous activities: publishing collected writings, hosting exhibitions, conferences, interdisciplinary meetings (among these "Civilizzare l'urbano, precondizione della legalità", "Dal PIL al BES: mappare la qualità della vita", "Il Quarto Ambiente"¹²).

An initiative born to create dialogue, to share analyses of the contemporary state of affairs, and investigate lines of research capable of contrasting the pathological distinction of "city" and "urban".

Creative collaborations, material and intellectual knowledge slowly generate agreements, shared expressions, rules and regulations. Civilizations are distinguished by music, painting, sculpture, poetry and every kind of manifestation that expresses freedom: thoughts which germinate in a group, a movement or a collective idea. In contemporary society, different civilizations share science, technology and the evolutionary potential of complex, intersected transnational organisations, animated through intuition and full of coordinated contributions. An almost ancient aphorism reminds us that the history of every civilization is written in its stones. Civilizations are identified by landscapes and living environments created through the stratification of creative processes and minute or major modifications due to use and behaviour. For how they are configured, living environments manifest the evolution of thought which animates the phases of every civilization. The image of the iceberg is helpful here: what is visible is but a mere fraction of greater and deeper realities.

**en architecture
je ne connais qu'une logique criminelle:
celle qui ne se pose pas**

**dans la logique des intersections,
de la coexistence
des bâtiments qui répondent
uniquement à la fonction;**

**qui n'apportent pas un «don»
ni de nouvelles qualités
dans le contexte**



Nel 2018 è nato "Civilizzare l'Urbano"¹¹: iniziativa minuta, piccolo Ente del Terzo Settore: presentato attraverso azioni simultanee: raccolta di scritti / mostra / conferenze / incontri interdisciplinari (fra cui "Civilizzare l'urbano, precondizione della legalità", "Dal PIL al BES: mappare la qualità della vita", "Il Quarto Ambiente"¹²). Un'iniziativa per interloquire, condividere analisi della condizione contemporanea, indagare linee di ricerca ed azioni capaci di contrastare la patologica distinzione "città" / "urbano".

Intrecci creativi, conoscenze materiali e intellettuali, mano generano accordi, regole di comportamento, espressioni condivise. Le civiltà sono identificate da musica / pittura / scultura / poesia ed ogni altra manifestazione che esprima libertà: pensieri che germogliano all'interno di un gruppo, un movimento, un pensiero collettivo. Nella contemporaneità, civiltà diverse sono accomunate da scienze, tecnologie e quanto si evolve grazie ad organizzazioni transnazionali complesse ed intersecate, animate da intuizioni, forti di apporti coordinati.

Un aforisma quasi antico ricorda che la storia di ogni civiltà è comunque scritta nelle sue pietre. Le civiltà sono identificate da paesaggi ed ambienti di vita prodotti dalla stratificazione di processi creativi e da minute quando non sostanziali modificazioni dovute a comportamenti ed usi. Per come si configurano gli ambienti di vita manifestano l'evolversi del pensiero che anima le fasi di qualsiasi civiltà. In questo senso l'immagine dell'iceberg è efficace: ricorda che quanto è visibile non è che modesta frazione di realtà più grandi e profonde.

► All of this drives us towards the redefinition of roles for those who deal with the transformation of living environments. To create security, well-being, happiness for those who live there. It is necessary to collaborate, to endeavour to go higher, to change perspective, to connect, and to make use of a systemic vision. Doctors have often updated the *Hippocratic Oath*, similarly architects must free themselves from the vision of the Vitruvian triad (which is a support to the autonomy of single buildings). We must identify the principles of relationship on which to found environments which will be "substance of separated things", they must abandon immobility and act with increasingly integrated skills. For Jules Michelet "every age dreams the next", and for Walter Benjamin "dreaming, we need to wake". In a world made of dreams and nightmares of those who have gone before, new practices must be disseminated. Policies that are attentive to the habitat demand courageous reorganisations, acutely outlined so that this need for change might preserve the utopian commission as it becomes concrete. Aiming towards integrated visions moderates the enthusiasm of novices and mitigates needs without harming the priority of the environment, the attention to the layers which constitute the identity of a place - not just physical layers but also the immaterial layers (cultural and spiritual) which strengthen memory.

Moving in this direction *Fragments/Symbiose*¹³ -cued by "Sustainability Sustains Architecture"¹⁴- is a "manifesto". Any intervention or transformation of our living environments, no longer closed in on itself, will be a fragment of a different future. Its destiny is to refuse any form of autonomy in favour of immersive logic, becoming part of Environment / Landscape / Memory¹⁵.

A sudden, almost utopian conversion animates Goetz in Sartre's *The Devil and the Good Lord*. We urgently need something similar to address climate and environmental issues on an appropriate scale and to end the paradox: the more the rules evolve the worse our living environments get. They are created with other goals in mind.

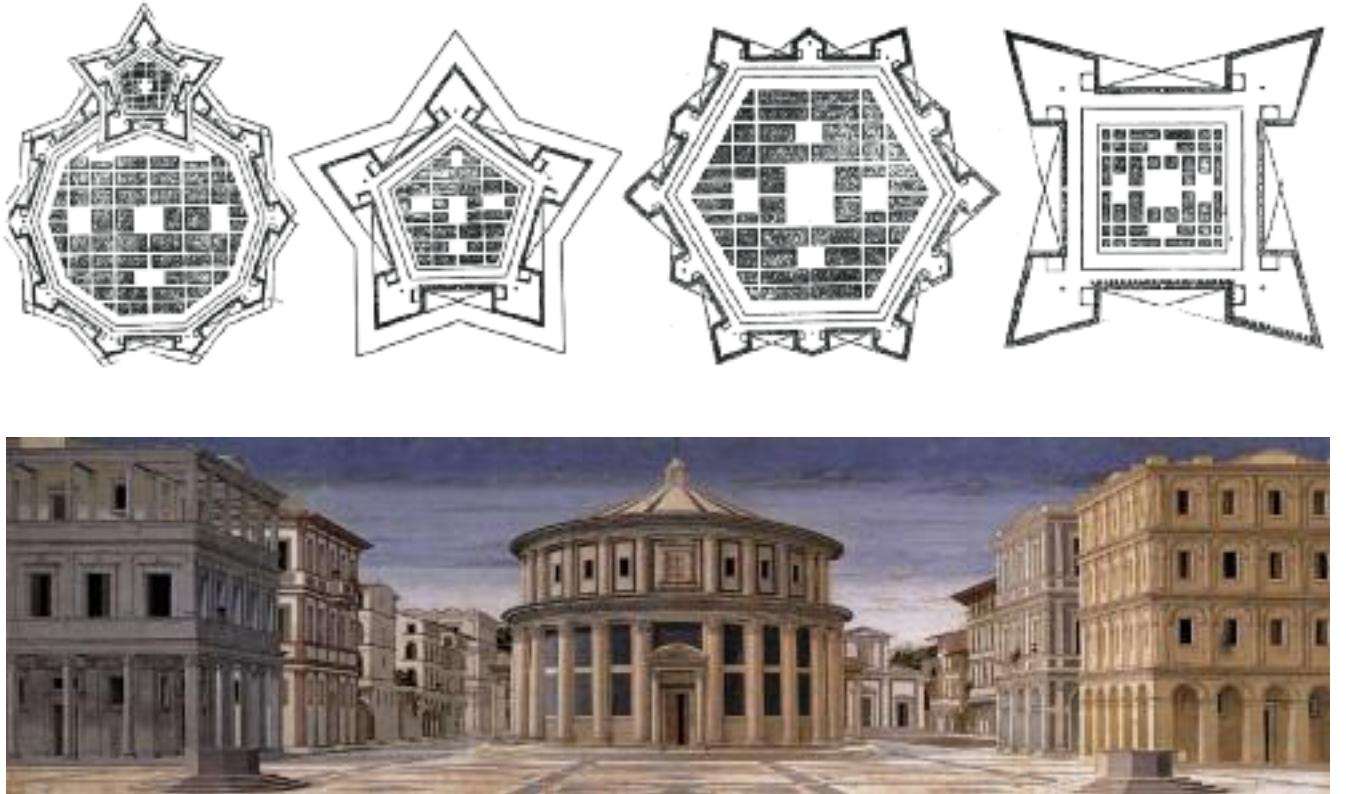
► Tutto questo spinge a ridefinire ruoli e compiti di chi si occupa della trasformazione degli ambienti di vita, per generare sicurezza, benessere, felicità in chi li abita. Urge collaborare, volare alto, cambiare punti di vista, intrecciare sguardi, avvalersi di una visione sistematica. I medici hanno più volte aggiornato il loro "Giuramento di Ippocrate". Analogamente gli architetti, affrancandosi dalla visione della triade vitruviana (sostegno dell'autonomia dei singoli edifici), devono individuare principi di relazione su cui fondare ambienti che siano "sostanza di cose sperate", abbandonare immobilismi, agire con competenze sempre più integrate. Per Jules Michelet "ogni epoca sogna la successiva", per Walter Benjamin "sognando, urge il risveglio". In un mondo fatto da sogni e incubi di chi ci ha preceduto, occorre che si diffondano nuove pratiche. Una politica attenta al territorio presuppone riorganizzazioni coraggiose, acutamente delineate perché questa esigenza di mutazione conservi la carica utopica mentre si concretizza. Puntare a visioni integrate modera l'entusiasmo dei neofiti e contempla esigenze senza scalfire la priorità dell'ambiente, l'istanza paesaggistica e l'attenzione verso le stratificazioni identificano ogni luogo, non solo fisiche, anche immateriali -culturali e spirituali- che ne rafforzano la memoria.

In questa direzione *Fragments / Symbiose*¹³ -spunti da "Sustainability Sustains Architecture"¹⁴- è un "manifesto". Ogni intervento o trasformazione dei nostri ambienti di vita, non più chiusa in se stesso, sarà frammento di un diverso futuro. Il suo destino è rifiutare qualsiasi forma di autonomia; privilegiare logiche di immersione; entrare a far parte di "Ambiente / Paesaggio / Memoria"¹⁵.

Una conversione improvvisa, quasi utopica, anima Goetz ne *Il diavolo e il buon Dio* di Sartre. Qualcosa di simile è urgente per affrontare a scala opportuna i temi climatici ed ambientali e per porre fine a un paradosso: più le regole si evolvono, più gli ambienti di vita peggiorano.

Sono create con altri obiettivi.

LA VILLE IDEALE N'EXISTE PAS



- Modèles de villes fortifiées, Pietro Cattaneo, *I quattro primi libri di architettura*, 1554.

- La Ville idéale, peinture à la tempera sur une table, 1470/1490

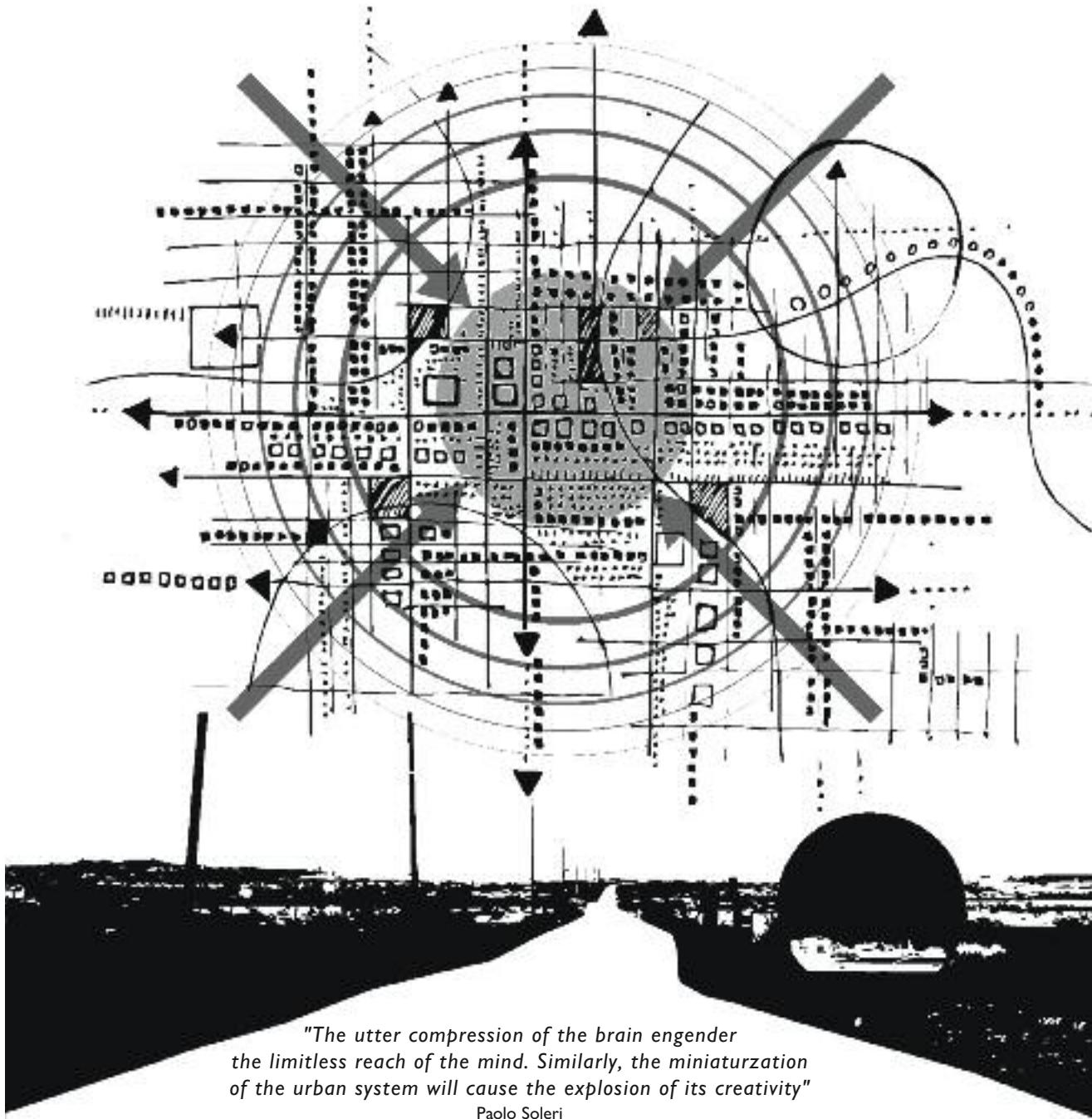
Elle existe dans l'historiographie, la littérature, la peinture, peut-être même ailleurs : mais sur cette planète, la ville idéale n'existe pas ni n'existera jamais car chaque ville a son identité propre. Les villes sont stratifiées sous l'effet de processus de transformation incessants; elles appartiennent chacune à un lieu morphologiquement identifié et unique; elles sont l'expression de la civilisation, d'une culture et de ses contaminations ; elles ne peuvent avoir de « dimension conforme ».

La cité idéale est un mythe antique, tel celui du paradis terrestre. Pour Aristote, la cité idéale devait pouvoir être embrassée du regard du haut d'une colline et faciliter les rencontres entre ceux qui faisaient partie de cette communauté. Ni l'Athènes de Périclès (la grande transformation urbaine de cette ville-état a culminé avec la construction du Parthénon, puis avec le célèbre discours « *Nous à Athènes nous faisons ainsi...* »), ni la Rome d'Auguste (résumée dans les *Res gestae divi Augusti* et soutenue par le *De Architectura* de Vitruve) ne furent des modèles de cité idéale.

Au XV^e siècle, lorsque renaît le mythe de la ville idéale, on l'imagine comme étant délimitée par des murs à l'intérieur desquels on pouvait se retrancher et se défendre, tout comme dans les villes réelles. Contrairement aux villes réelles, la ville idéale de la Renaissance présente des formes finies, des géométries claires, des points de rencontre clairs et des hiérarchies claires : tout matérialise des principes. La pensée néoplatonicienne est à la base des cités idéales et des utopies des réformateurs sociaux des XVI^e et XVII^e siècle (Thomas More, Campanella, Bacon). En 1960, alors que la recherche utopique semblait presque épuisée, dans *Biagio Rossetti. Architecte de Ferrare / le premier urbaniste moderne européen*, Zevi montre comment cet architecte extraordinaire au tournant des XV^e et XVI^e siècles a au contraire développé la « première ville moderne d'Europe » en entrelaçant démocratiquement ce qui existait auparavant : il ne cède pas au mythe de la ville idéale propre à la Renaissance.

Le XIX^e siècle est l'époque du socialisme utopique d'Owen et Fourier, trente ans après Proudhon.

Leurs utopies sont plus sociologiques que spatiales : elles imaginent de grands bâtiments unitaires habités par des communautés soudées. Au XX^e siècle, Soleri raisonne quasiment de la même manière avec Arcosanti, mais là, ce n'est pas un phalanstère qui domine : la petite communauté crée continuellement son habitat. Trois ans plus tard, dans le sud de l'Inde, est créée Auroville, - plus utopique mais plus petite -, autre rêve de micro-communauté devenu réalité. Les mégastuctures utopiques d'une brève saison de la seconde moitié du XX^e siècle sont, elles, fort différentes : elles sont technologiques mais dépourvues d'hypothèses sociologiques, visant à concentrer les nombreuses fonctions de la ville en un seul bâtiment.



Les expériences de « villes nouvelles » (au XX^e siècle, Camberra, Chandigarh, Brasilia) étaient également très différentes ; dans les années 1930, ici chez nous - mais avec d'autres objectifs - naissent de nouveaux centres visant à décongestionner, assainir et s'inspirant du rural ou pour le moins de principes anti-urbains. Il y a aussi d'autres projets de micro-ville dans le « Quatrième Environnement » (dont SpaceHub / OrbiTecture), jusqu'à la plus pure dématérialisation dans la très récente Asgardia.

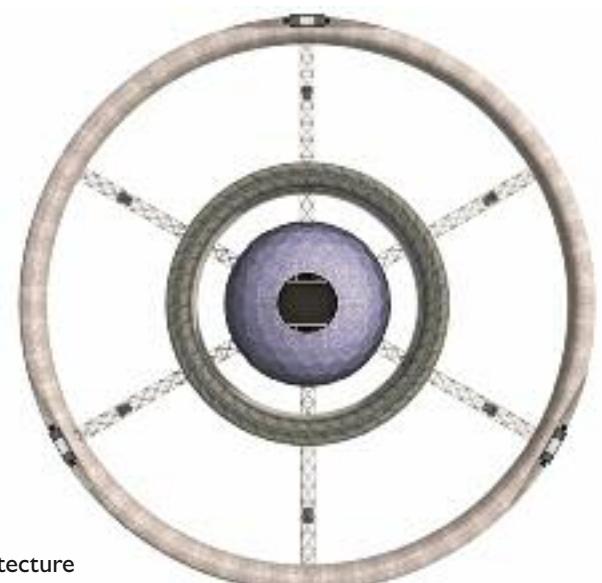
Par le passé, chaque communauté était foncièrement sédentarisée. Les villes étaient clôturées et la plupart des ressources produites à l'extérieur, à la campagne. La haute densité à l'intérieur des murs favorisait les résonances créatives.

Les villes existent encore aujourd'hui, mais les individus qui les animent ne sont plus majoritairement sédentaires mais surtout nomades, et pas seulement physiquement. L'immatériel l'emporte sur le matériel. La proximité spatiale qui existait dans le passé est remplacée par la télématique et Internet. Chaque limite territoriale n'a plus qu'un caractère administratif : dans le passé, elle consolidait l'identité, mais aujourd'hui, elle sépare. À l'heure actuelle, l'autonomie administrative n'aide pas les territoires qui ont au contraire un fort besoin de relations et de coordination, avec la nécessité de s'adapter rapidement dans le temps.

Contrairement aux villes constamment inachevées, les bâtiments individuels peuvent faire montre de leur apparence, peut-être même afficher leur complétude : leur déclin peut être ralenti au fil du temps. Cependant, la conception des bâtiments individuels doit aussi changer de perspective : ils doivent toujours être considérés comme faisant partie de systèmes plus vastes. Bâtiments et villes sont inséparables, ils ont des temps différents, ils sont l'expression d'une même culture et exigent des approches similaires.

Il n'y a certes pas de villes idéales mais il existe des références, des principes, des tensions et des ambitions qui peuvent guider les processus traversant les temps d'une ville et de ses territoires et, par là même, leur régénération.

Mais rares sont toutefois les synchronismes entre le climat culturel, politique et intellectuel qui rendent idéale une ville « réelle »



THE IDEAL CITY DOES NOT EXIST

It exists in historiography, in literature, in painting, perhaps not solely in these things, but on this planet the ideal city does not exist, nor can it ever exist because every city has its own identity. Cities are stratified through continuous transformative processes; each city belongs to a morphologically identified, unrepeatable place; they are an expression of civilization, of a culture and its contaminations; they cannot have "compliant dimensions".

The ideal city is an ancient myth, like that of the earthly paradise. For Aristotle the ideal city had to be able to be visible from the top of a hill: it had to facilitate meetings between those who were part of that community. Neither the Athens of Pericles (the great urban transformation of that city-state culminated with the construction of the Parthenon, then with the famous speech "Here in Athens we do thus ..."), nor the Rome of Augustus (summarized in the *Res gestae divi Augusti* and supported by the *De Architectura* of Vitruvius) were models of the ideal city.

In the 1400s, when the myth of the ideal city was reborn, it is imagined as delimited by walls within which to retreat and defend itself, just like in the real cities. Unlike the real ones, the ideal Renaissance city, however, presents finite forms, clear geometries, clear meeting points, clear hierarchies: everything is a materialization of the underlying principles. In the 1500s and 1600s Neoplatonic thought is at the basis of the ideal cities and the utopias of the social reformers (Thomas More, Campanella, Bacon). In 1960, when utopian research seemed to have been almost fully exhausted, Zevi in "Biagio Rossetti: Architect Ferrarese / the first European modern urban planner" showed how this extraordinary architect between the fourteenth and fifteenth century expanded the "first modern city of Europe" democratically weaving together the pre-existing structures: not indulging in the Renaissance myth of the ideal city.

In the twentieth century Soleri reasoned along these lines at Arcosanti, yet this structure was not dominated by an imposing phalanstery, rather the small community continually creates their habitat.

NON ESISTE LA CITTÀ IDEALE

Esiste nella storiografia, nella letteratura, nella pittura, forse non solo: ma su questo pianeta la città ideale non esiste, né potrà mai esistere perché ogni città ha una sua identità. Le città si stratificano attraverso continui processi di trasformazione; appartengono ciascuna ad un luogo morfologicamente individuato, irripetibile; sono espressione di civiltà, di una cultura e delle sue contaminazioni; non possono avere "dimensione conforme".

La città ideale è un mito antico, come quello del paradies terrestre. Per Aristotele la città ideale doveva potersi cogliere con lo sguardo dall'alto di un colle: doveva facilitare incontri fra chi era parte di quella comunità. Non sono stati modelli di città ideale, né l'Atene di Pericle (la grande trasformazione urbana di quella città-stato culminata con la costruzione del Partenone, poi con il famoso discorso "Qui ad Atene noi facciamo così ..."), né la Roma di Augusto (riassunta nelle *Res gestae divi Augusti* e supportata dal *De Architectura* di Vitruvio).

Nel Quattrocento, quando rinasce il mito della città ideale, la si immagina delimitata da mura al cui interno arroccarsi e difendersi, proprio come nelle città reali. Diversamente da quelle reali, la città ideale del Rinascimento presenta però forme finite, chiare geometrie, chiari punti di incontro, chiare gerarchie: tutto materializza principi. Il pensiero neoplatonico è alla base delle città ideali e delle utopie dei riformatori sociali cinque-seicenteschi (Thomas More, Campanella, Bacon). Nel 1960, quando la ricerca utopica sembrava quasi andarsene, in Biagio Rossetti. Architetto ferrarese / il primo urbanista moderno europeo Zevi mostra come questo straordinario architetto a cavallo fra Quattrocento e Cinquecento espanda invece la "prima città moderna d'Europa" intrecciando democraticamente quanto preesiste: non indulga cioè al mito rinascimentale della città ideale.

L'Ottocento è l'era del socialismo utopico di Owen e Fourier, trent'anni dopo di Proudhom. Le loro sono utopie sociologiche più che spaziali: ipotizzano grandi edifici unitari abitati da comunità coese. Nel Novecento Soleri ad Arcosanti ragiona un po' in questa scia, qui però non domina un Falansterio: la piccola comunità crea continuamente il suo habitat.

Three years later, in southern India a larger, yet still minuscule experiment: Auroville – another dream realised by a microcommunity.

Another hypothesis lies behind the utopian megastructures of a brief period in the second half of the twentieth century: technological but devoid of sociological hypotheses, aimed at concentrating the many functions of the city in a single building. The attempts at creating the "foundation cities" (in the 1900s: Canberra, Chandigarh, Brasilia) were also very different. In the 1930s here - but with different aims - new centres were created to decongest and reclaim. They were inspired by rurality, or at least by anti-urban principles. Further examples lie in the projects for micro-cities in the "Quarto Ambiente" (including SpaceHub and OrbiTecture), and in the purest form of dematerialization found in the very recent Asgardia.

In the past, communities lived mainly in their own place. The cities were fenced off and most of the resources were produced outside in the countryside. The high density within the walls favoured creative reverberations.

Cities still exist today, but the individuals who populate them are no longer predominantly settled. Mostly they are nomads, not just physically. The immaterial prevails over the material. Technology and the Internet make up for the spatial proximity of the past. Every territorial limit has only administrative nature: in the past they would consolidate identity, but today they separate. In contemporary times these administrative autonomies do not help territories that have a strong need for relation and coordination and need to adapt quickly.

Unlike cities, which are constantly in unfinished state, individual buildings can have a satisfactory appearance, perhaps even a sense of completeness: over time, their decay can be slowed down. However, even the projects of individual buildings must change perspective: they must always be seen as parts of larger systems. Buildings and cities are inseparable, they have different time frames, they are expressions of the same culture, they require analogous approaches.

Even if ideal cities do not exist, the references, principles, tensions, ambitions able to guide the processes throughout the history of a city, do exist; they can guide the regeneration of cities.

However, cultural, political and intellectual climates that make the ideal into a real city rarely collide.

Tre anni dopo, nell'India meridionale -più ampia, ma minuta- Auroville: un altro sogno realizzato di microcomunità. Tutt'altra ipotesi è nelle utopiche megastrutture di una breve stagione alla seconda metà del Novecento: tecnologiche ma prive di ipotesi sociologiche, tese a concentrare le tante funzioni della città in un unico edificio. Molto diversi anche i tentativi delle "città di fondazione" (nel '900: Camberra, Chandigarh, Brasilia); negli anni '30 qui da noi -ma con altri obiettivi- nuovi centri per decongestionare, bonificare, ispirati al rurale o comunque a principi antiurbani. Altro ancora i progetti per microcittà nel "Quarto Ambiente" (tra cui SpaceHub / OrbiTecture), fino alla smaterializzazione più pura nella recentissima Asgardia.

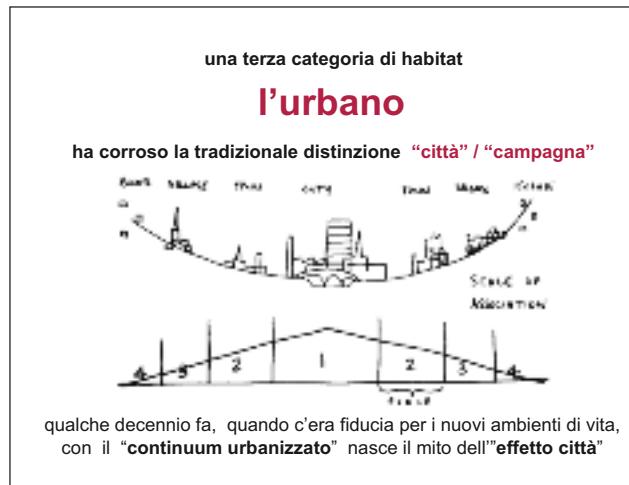
In passato ogni comunità viveva prevalentemente nel suo luogo. Le città erano recintate e gran parte delle risorse venivano prodotte fuori, nella campagna. L'elevata densità all'interno delle mura favoriva risonanze creative.

Le città esistono anche oggi, ma gli individui che le animano non sono più prevalentemente stanziali. Per lo più sono nomadi, anche ma non solo fisicamente. L'immateriale prevale sul materiale. Alla vicinanza spaziale di un tempo sopperiscono telematica e Internet. Ogni limite territoriale non ha che carattere amministrativo: in passato consolidava, ma oggi impedisce. Nella contemporaneità le autonomie amministrative non aiutano i territori che invece hanno forte necessità di relazioni e coordinamento, con esigenza di adeguarsi velocemente nel tempo.

Diversamente dalle città, costantemente non finite, i singoli edifici possono compiacersi del proprio aspetto, magari anche della loro compiutezza: nel passare del tempo il loro decadimento può essere frenato. Anche i progetti dei singoli edifici devono però cambiare prospettiva: vanno sempre visti come parti di sistemi più ampi. Edifici e città sono inscindibili, hanno tempi diversi, sono espressioni della stessa cultura, richiedono approcci analoghi.

Anche se non esistono città ideali, esistono riferimenti, principi, tensioni, ambizioni in grado di guidare i processi che attraversano i tempi di una città e dei territori: possono guiderne le rigenerazioni.

Sono però le rare coincidenze fra clima culturale, politico, intellettuale che rendono "ideale" una città reale.



► Dans l'acception commune, l'« urbain » est ce qui se réfère à la ville, peut-être plus en termes d'aspects physiques que d'organisation d'une communauté : l'« urbs » synthétise les significations fortes de la ville romaine, tandis que la « polis » fait écho à la politique et à la culture de la Grèce antique.

Ce sont là des réminiscences du passé : aujourd'hui encore, ce qui n'est pas la campagne est communément appelé « ville » ou « cité ». Mais la racine étymologique de « cité » est « civitas », la même que « civilisation », celle que les anciens ne reconnaissaient pas au monde rural.

Au-delà des approximations et inexactitudes de toute synthèse, on apprend, en 2007, que « *la population urbaine a franchi la barre de 50% de la population mondiale* ». Cette moitié de la population mondiale ne vit cependant pas dans des « villes », mais principalement dans des favelas ou des bidonvilles cauchemardesques ; elle ne vit pas à la campagne, ni ne travaille dans l'agriculture. Désormais, il existe une troisième catégorie d'habitat : l'urbain, corrosion définitive de la distinction traditionnelle ville/campagne. Avec le « continuum urbanisé », naît le mythe de « l'effet ville » : avant 1968, avant Henri Lefèvre et *Le Droit à la ville*.

L'étalement urbain - *urban sprawl* - n'est pas dû à la croissance démographique, mais à ses caractéristiques internes et à l'évolution de la demande et des standards. Mais il dérive surtout du fait d'avoir importé des critères, des modèles et des règles d'intervention étrangers à la culture européenne, méditerranéenne et italienne : ce qui avait fait de notre péninsule une « terre de villes ».

► Prophétisés au milieu du XIX^e siècle par Jacob Burkhardt, les « terribles simplificateurs » dominent depuis longtemps (pour eux, tout problème doit être résolu de manière directe, en coupant les liens, en éliminant la complexité, en exaltant l'autonomie, en ignorant les relations, voire, bien souvent, les conséquences mêmes de l'action).

Dans la seconde moitié du XX^e siècle, ils se soudent avec des « normateurs asphyxiants » (tout doit être codifié : chaque élément doit être isolé et mesuré numériquement, en soi). C'est pourquoi séparation et optique sectorielle ont pris le dessus sur l'intégration : une condition ancienne, mise en crise par les nouvelles dimensions que seules de nouvelles logiques semblaient pouvoir maîtriser.

Cependant, depuis quelque temps, la complexité se révèle partout en tant que valeur (en médecine, en biologie, en psychologie, en sociologie, en philosophie,). La vision systémique s'impose donc, mais le « construit » l'ignore : il continue à s'appuyer davantage sur des objets que sur des relations. Au lieu d'interpréter le potentiel des territoires, les bâtiments individuels les encombrent surtout. De nos jours, les bâtiments individuels ne sont plus « informés » par l'ensemble, ils suivent la logique du lot et acquièrent une autonomie. Dans *Les huit péchés capitaux de notre civilisation*, Konrad Lorenz compare les périphéries contemporaines aux pathologies néoplasiques : dans les deux cas, chacune des cellules se développe sans règles ni retenue, ayant perdu des informations, ce qui en faisait des parties d'organismes sains.

L'urbain n'est donc pas l'effet du hasard : c'est un « précipité » de culture / systèmes juridiques / actions.

Aujourd'hui, tout produit de la dispersion : c'est pourquoi nous sommes submergés dans l'urbain. Les périphéries ne sont pas interprétées comme des « mal-être à combler », elles ne sont pas considérées comme une condition transitoire. On voudrait les « recoudre » tout en imposant foncièrement une révolution culturelle.

Selon Karl Popper, la « civilisation » consiste essentiellement à réduire la violence et, par là même, à prospérer dans la sécurité, la socialité et la spiritualité : telle est la fonction majeure de la civilisation. Les « périphéries » - un des symboles de l'urbain - nient la ville, et ce n'est pas un hasard si de nombreuses analyses interprètent les relations entre périphéries et criminalité. En 1995, lorsque Philippe Douste-Blazy prit ses fonctions de ministre de la Culture, il mit en lumière les dommages économiques inhérents aux banlieues et se fixa pour objectif d'unir le soin du « patrimoine du passé » à la formation du « patrimoine du futur ». Ce fut là l'hypothèse de base.

²³ Isaia Sales a observé qu'il y a 60 ans encore, Naples était une ville sans banlieue. Jouissant d'une très forte promiscuité sociale, elle n'avait nul besoin de construire des lieux séparés. Aujourd'hui, Naples a deux périphéries : celle du centre historique et celle en anneau qui s'est développée dans le territoire intersticiel avec les centres intermédiaires qui l'entourent. Pendant des siècles, Naples a jugulé la violence inhérente à sa structure sociale mais celle-ci est devenue incontrôlable à partir des années 60 et 70, lorsque naissent les périphéries et que l'homogénéité remplace la promiscuité sociale. Le fait que Naples - autrefois la ville la plus peuplée d'Italie et l'une des plus grandes d'Europe - compte aujourd'hui le même nombre d'habitants qu'il y a 80 ans, est également éclairant : la comparaison entre les cartes de l'époque et actuelles montre la métastase urbaine et la réduction drastique des zones non bâties.

► L'urbain est donc une absence de pensée politique : il reflète l'égoïsme et le narcissisme, exalte les séparations, nie l'intégration. Dans les années 1970, au Centre Pompidou, l'exposition « Alternances urbaines » s'ouvrait avec le slogan « Quand les barres étaient blanches », mettant l'accent sur le fait qu'aujourd'hui, on critique unanimement les « grands ensembles », les « barres » et les « tours ». Mais il n'en a pas toujours été ainsi. Il fut un temps où ces édifices étaient des symboles d'urbanisme progressiste, matérialisant le rachat social et le rêve d'un logement pour tous. Aujourd'hui, en milieu urbain et périurbain, c'est l'isolement qui domine : la densité d'habitat est réduite ; les territoires semblent dévastés ; la surface urbanisée par habitant a même un ordre de grandeur différent de celui d'il y a quelques décennies.



CULTURA DELLA SEPARAZIONE / CULTURA DELL'INTEGRAZIONE



"civiltà" fondamentalmente è ridurre violenza
le periferie negano la città: non è casuale il rapporto fra periferie e criminalità





Non seulement elle soustrait des hectares à l'agriculture, mais elle impacte négativement la perméabilité des sols et le cycle de l'eau et facilite les erreurs géologiques et hydrogéologiques : la faible densité augmente la demande et les temps de transport, mais surtout elle affaiblit les relations et la vie sociale. L'urbain est donc le contraire de la ville, c'est une pathologie qui génère l'isolement des habitants et affaiblit la démocratie, alors que la vie à la campagne n'est jamais isolement, mais relation intense avec la nature et ses formes de vie.

L'insatisfaction à l'égard de ce qui a été produit au cours des dernières décennies montre qu'il ne suffit pas que les projets individuels soient cohérents avec les outils de planification urbaine et les normes techniques du bâtiment. Il nous faut davantage. Depuis 2001, l'Europe¹⁶ demande que « *les bâtiments publics soient exemplaires en termes de qualité* ». Et les constructions privées doivent également tenir compte de l'article 42 de la Constitution¹⁷ (... *La propriété privée est reconnue et garantie par la loi qui en détermine (...) les limites afin d'assurer sa fonction sociale ...*). Ce sont là deux engagements qui n'ont pas été tenus et qui ne s'expriment toutefois pas par des données mesurables ex ante. Ils presupposent des jugements et des évaluations critiques, alors qu'aujourd'hui, nous voudrions au contraire tout mesurer : voilà une obsession qui rappelle celle évoquée dans le roman de Michel Tournier¹⁸, Vendredi.

La référence à l'art. 42 de la Constitution italienne peut paraître exagérée: elle fait écho à celle de Weimar, plus explicite pour la propriété privée lorsqu'elle établit que « *son usage doit être orienté, autre que vers le privé, vers le bien commun* ».

► Cependant, il est clair que les règles et procédures actuelles ne traitent pas positivement les questions attenant à la construction : elles ne garantissent ni la « qualité exemplaire » des interventions publiques, ni la « fonction sociale » des interventions privées. Il faut donc réfléchir et commencer par définir ce qu'est la « qualité » de l'environnement bâti : cela semble bien mystérieux, mais c'est ce qui joue significativement sur la sécurité, le bien-être, l'économie, le bonheur...

Il est donc primordial de parvenir à des interventions exemplaires de qualité partagées : les cadres de vie ne doivent pas être subis, mais construits intelligemment dans le temps. En vue de la qualité d'une opération, « qualité de la demande » et « qualité de la conception » sont des priorités. Foncièrement, elles ne coûtent pas cher, ou du moins reviennent beaucoup moins cher que la « qualité de la définition technique » et celle de la mise en œuvre¹⁹ de toute intervention. Par ailleurs, « demande » et « conception de projet » ont un impact sur une question fondamentale et souvent méconnue : la relation entre les interventions individuelles.

En 1923, un célèbre architecte avait défini l'architecture comme « *le produit des peuples heureux et ce qui produit des peuples heureux* ». Cette étroite et heureuse confusion entre cause et effet présuppose une conception de l'architecture qui n'est plus liée à des bâtiments individuels, mais s'étend aux espaces de vie. Tant que l'autonomie de la construction individuelle était un objectif, ou semblait tolérable, « *Utilitas / Firmitas / Venustas* » ont bien résumé les qualités du bâti : taille et lenteur des processus de construction et de transformation des cadres de vie garantissaient tout l'ensemble, mieux que toute règle.

environnement / paysage / mémoire

vise à éviter la logique des deux cultures, cela s'oppose au bâti comme expression de

égoïsme des commanditaires narcissisme des concepteurs



Les relations sociales et les formes de solidarité et de participation étaient tout autres.

Aujourd'hui, la triade vitruvienne a perdu son sens concret²⁰. Nous avons besoin d'une vision systémique qui ne privilie plus la construction individuelle, mais ses relations avec le contexte. Dans notre contexte, « *Environnement / Paysage / Mémoire* »¹⁵ sont maintenant les pierres angulaires de la construction et supposent une véritable connaissance des contextes, spatial et a-spatial²¹.

L'évaluation de la relation avec l'**« Environnement »** est consacrée dans l'objectif de réduire la consommation des sols, dans les standards de consommation quasi nuls (NZEB, Nearly zero-energy building), dans les règles régissant les Critères Environnementaux Minimum (CAM) et devrait être encore mieux précisée. L'attention vis-à-vis du **« Paysage »** est requise à la fois par l'article 9 de la Constitution et par la Convention européenne du Paysage²², forte de définitions qui imbriquent bien expression formelle et relations vitales : paradigmes de la vision systémique.

Le troisième terme - **« Mémoire »** - contient l'exigence de concevoir chaque intervention comme un « fragment » des stratifications qui caractérisent chaque point du territoire, des contextes complexes dans lesquels elle va s'intégrer²³. L'intérêt vis-à-vis de ces trois pierres angulaires réside aussi dans la possibilité de les rechercher facilement ailleurs. Elles ne concernent pas uniquement la transformation des cadres de vie.

Cette approche est totalement opposée à celle qui tend à fermer toute intervention en soi, se référant synthétiquement à la logique de l'objet et à l'autonomie du bâtiment individuel. L'approche en vertu de laquelle l'environnement bâti doit répondre en premier lieu à des normes et exigences de plus en plus sophistiquées, se contente de bâtiments « intelligents », réactifs aux événements extérieurs. Cela semble être une autre forme du « syndrome du synecdoque », qui laisse croire que l'on peut épouser le tout en une seule partie.

Aujourd'hui, cependant, il est clair que l'attention croissante portée aux technologies, produits, composants ou bâtiments dont les réglementations sont de plus en plus complexes et de plus en plus performantes, s'accompagne d'un amenuisement, voire d'un désintérêt pour la qualité des relations entre les différents bâtiments. En d'autres termes, ce sont souvent les logiques internes d'un produit - un composant, un bâtiment, à la limite un ensemble de bâtiments - qui dominent indûment les « logiques d'immersion ».

Basées davantage sur les choses et moins sur les relations entre les choses, les villes deviennent invivables.

De ce fait, il est essentiel d'adopter une approche différente, d'accorder une priorité absolue aux questions environnementales, d'évaluer attentivement ce qui transforme l'image de nos paysages, d'intervenir avec une connaissance et une culture profonde à l'intérieur de chaque lieu. En d'autres termes, connaître et transformer savamment, en affirmant des objectifs de civilisation, autrement dit de la communauté.

Assumer **« Environnement / Paysage / Mémoire »** comme étant les pierre angulaires de la construction vise à éviter la logique des deux cultures²⁴ ; cela s'oppose au bâti comme expression de l'égoïsme des commanditaires et du narcissisme des concepteurs ; cela dépasse l'ère des « terribles simplificateurs »²⁵ qui fait encore prévaloir des logiques sectorielles en donnant des réponses aux problèmes individuels sans réaliser les préjudices qui en découlent.

CIVILIZZARE L'URBANO

esprime la necessità di un'azione
utopica / rivoluzionaria

riconosce il "diritto alla città"
intreccia nostalgia, legge l'oggi, indaga il futuro

nell'era della globalizzazione cambiano
la struttura della società e l'idea stessa di città

quali requisiti dell'habitat permangono ?
quali mutano ?

espressione dura,
pretende di distinguere civiltà e inciviltà

occorre invertire la marcia



Ce type de logiques est également à la base de la loi de 1997, qui encourageait les fonctionnaires publics en introduisant des projets dénués de confrontation: à titre d'exemple, le code des Appels d'offres qui, en matière de « projet », continue à empiéter sur le terrain des concepteurs et qui, avec la réforme entamée en 1994, révolutionne de façon inappropriée les précédentes normes sur les Ouvrages publics.

► Il faut inverser la tendance : redécouvrir l'intégration, la socialisation, les relations, et ce, d'autant plus que l'espace physique et le comportement humain s'influencent mutuellement et que les cadres de vie - comme dans la définition incisive de 1923 - peuvent avoir un rôle « heureux ».

« Civiliser l'urbain » postule donc le « droit à la ville », et cinquante ans plus tard, il n'y a pas grand-chose à réexaminer.

« Civiliser l'urbain » exprime la nécessité d'une action utopique / révolutionnaire à initier dans notre « terre de villes », riche de nombreux témoignages de civilisation et d'une concentration exceptionnelle de lieux « artificiels » que l'UNESCO reconnaît dans la liste des sites du patrimoine mondial.

Le fait de « Civiliser l'urbain » reconnaît à une grande partie de la population le droit à la ville qui lui est aujourd'hui refusé. Il entremêle la nostalgie, lit le moment présent, explore l'avenir. Les zones urbaines attirent depuis longtemps les migrants et les demandeurs d'emploi. À l'ère de la mondialisation, la structure de la société a changé, tout comme l'idée même de ville. Peut-elle se fonder sur des réseaux de « lieux de condensation sociale » ? La « ville de cinq minutes » n'est-elle qu'une utopie ?

Quelles exigences en matière d'habitat subsistent ? Lesquelles se transforment ?

► Civiliser est une expression dure qui confine à l'arrogance : elle prétend faire la distinction entre civilisation et incivilisation, tout en sachant bien que des civilisations différentes existent et ont existé, dans le temps et l'espace. Nous parlons ici de la civilisation qui nous identifie et dont nous critiquons l'évolution.

Les aspects physiques des cadres de vie influent sur les milieux « a-spatiaux » qui jouent, à leur tour, sur les premiers.

Cependant, il existe un décalage temporel entre la naissance d'une exigence, le désir de transformation, la réalisation qui répond à la demande. Par ailleurs, l'environnement bâti demeure longtemps, plus longtemps que les raisons et les besoins qui l'ont engendré. Ainsi, partout, et peut-être ici plus qu'ailleurs, chaque génération vit dans des cadres de vie dont elle a hérité en grande partie, elle les transforme et en crée de nouveaux en répondant aux besoins et en réagissant aux insatisfactions.

Le « sol urbain » est donc l'espace - à limiter autant que possible - où on peut corriger les erreurs du passé et où les transformations dont on rêve peuvent progressivement devenir réelles.

CIVILISING THE URBAN

► Ordinarily "urban" refers to the city, perhaps more regarding the physical aspects than the organization of a community. "Urbs" summarizes the strong meanings of the Roman city, while "polis" echoes politics and culture of 'Ancient Greece. They are memories of the past: still today, however, whatever is not countryside is commonly called "city". But the etymological root of "city" is "civitas", the same as "civilization", that which the ancients did not recognize in the rural world.

Despite the approximations and inaccuracies present in all summaries and statistics, a news item has made the rounds since 2007: "*the urban population is made up of 50% of the total world population*". However, this half of the world population does not live in "cities", it lives above all in favelas or in inconceivable encampments. True, half of the world's population does not live in the countryside, it does not deal with agriculture. By now there is a third kind of habitat: the urban, definitive corrosion of the traditional distinction between city and countryside. With the "urbanized continuum" comes the myth of the "city effect": before 1968, before Henri Lefebvre and *Le Droit à la ville*.

Urban sprawl is not due to population growth, but due to internal characteristics and to the evolution of demand and standards.

More than anything else, however, it derives from the importation of criteria, models and rules of intervention that are foreign to European, Mediterranean and Italian culture: the one that made our peninsula a "land of cities".

► Prophesied in the mid-1800s by Jacob Burkardth, "terrible simplifiers" have long dominated (for them every problem must be solved directly, severing ties, eliminating complexity, enhancing autonomy, ignoring relationships; often even ignoring the very consequences of their actions). In the second half of the '900 they became fused with the "suffocating norms" (everything must be codified: each element must be isolated and numerically measured). Because of this, separation and sectoral optics have overtaken the ancient condition of integration – now undermined by the new dimensions that only innovative logic seems to be able to control.

For some time, however, complexity has shown itself to be of value (everywhere: in medicine, biology, psychology, sociology, philosophy, etc).

CIVILIZZARE L'URBANO

► Nell'accezione comune "urbano" è quanto si riferisce alla città, forse più quanto riguarda gli aspetti fisici che l'organizzazione di una comunità: "urbs" sintetizza i forti significati della città romana, mentre "polis" riecheggia politica e cultura dell'antica Grecia. Sono memorie del passato: ancora oggi però quanto non è campagna è comunemente chiamato "città". Ma la radice etimologica di "città" è "civitas", la stessa di "civiltà", quella che gli antichi non riconoscevano al mondo rurale.

Al di là delle approssimazioni e delle imprecisioni di ogni sintesi, dal 2007 si è diffusa una notizia: "*la popolazione urbana ha raggiunto il 50% di quella mondiale*". Questa metà della popolazione mondiale però non abita "città", abita soprattutto favelas o allucinanti accampamenti. Metà della popolazione mondiale non vive in campagna, non si occupa di agricoltura. Ormai vi è una terza categoria di habitat: l'urbano, definitiva corrosione della tradizionale distinzione città / campagna. Con il "continuum urbanizzato" nasce il mito dell'"effetto città": prima del '68, prima di Henri Lefebvre e *Le Droit à la ville*.

La dispersione urbana -urban sprawl- non è dovuta all'incremento demografico, ma ai suoi caratteri interni ed all'evolversi della domanda e degli standard. Più che altro però deriva dall'aver importato criteri, modelli e regole di intervento estranei alla cultura europea, mediterranea, italiana: quella che aveva reso la nostra penisola "terra di città".

► Profetizzati a metà '800 da Jacob Burkardth, da tempo dominano i "semplificatori terribili" (per loro ogni problema va risolto in modo diretto, recidendo legami, azzerando complessità, esaltando autonomie, ignorando relazioni; spesso anche ignorando le stesse conseguenze dell'agire). Nella seconda metà del '900 si saldano con i "normatori asfissianti" (tutto va codificato: ogni elemento va isolato e numericamente misurato, in se stesso). Per questo separazione ed ottiche settoriali hanno preso sopravvento sull'integrazione: condizione antica, messa in crisi dalle nuove dimensioni che solo nuove logiche sembravano poter controllare.

Da tempo però la complessità si mostra come valore (dovunque: in medicina, biologia, psicologia, sociologia, filosofia,).

The systemic vision therefore dominates, but the "constructed reality" ignores it: continuing to be based more on objects than on relationships. The individual buildings, instead of interpreting the potential of the spaces they occupy mostly clutter them. In the contemporary world individual buildings are no longer "informed" by the whole, they follow a mass mindset; they are autonomous.

In *Civilized Man's Eight Deadly Sins*, Konrad Lorenz compares the contemporary suburbs to neoplastic pathologies: in both cases single cells develop without rules and without restraint, having lost the information that made them part of healthy organisms.

The urban is therefore not accidental: it is a "precipitate" of culture/legal systems/actions. Today everything produces dispersion: this is why we are submerged in urbanism. The suburbs are not conceived as "problems to be solved", they are not seen as a transitory condition. They would like to "mend", while imposing a substantial cultural revolution.

According to Karl Popper, fundamentally "civilization" is the reduction of violence: that means then to grow in security, sociability, spirituality. This is the main function of civilization. The "suburbs" - one of the symbols of urbanism - deny the city, and it is no coincidence that many analyses study the relationship between criminality and the suburbs. In 1995, as a French Culture Minister, Philippe Douste-Blazy highlighted the economic and financial implications of the banlieues and set himself the goal of paying attention to the "heritage of the past" and the formation of the "heritage of the future", a basic premise.

Isaia Sales has noted that, until 60 years ago, Naples was a city without suburbs. There was no need for them because the city enjoyed very strong social promiscuity, it was not necessary to build separate places. Today Naples has two suburbs: that of the historic centre and the ring-shaped one developed in the interstitial territory surrounded by intermediate territories. For centuries, Naples governed the violence inherent in its social structure, in the 60s/70s it was no longer possible to control this violence, in a period when the suburbs were born and homogeneity replaces social promiscuity. He also highlights the fact that Naples - once the most populous city in Italy and among the largest in Europe - today has a population similar to that of 80 years ago: the comparison between the maps of that time and the current ones documents the urban metastasis and the drastic reduction of unpublished areas.

La visione sistemica quindi s'impone, ma il "costruito" la ignora: continua a fondarsi più su oggetti che su relazioni. I singoli edifici, anziché interpretare le potenzialità dei territori, per lo più li ingombrano.

Nella contemporaneità le singole costruzioni non sono più "informate" dall'insieme, seguono la logica del lotto; hanno autonomie.

Ne *Gli otto peccati capitali della nostra civiltà*, Konrad Lorenz paragona le periferie contemporanee alle patologie neoplastiche: nelle une e nelle altre le singole cellule si sviluppano senza regole e senza ritegno, avendo perso l'informazione, quanto ne faceva parte di organismi sani.

L'urbano quindi non è casuale: è un "precipitato" di cultura / ordinamenti giuridici / azioni. Oggi tutto produce dispersione: per questo siamo sommersi nell'urbano. Le periferie non sono intese come "disagi da colmare", non sono viste come condizione transitoria. Si vorrebbero "rammendare", mentre impongono una sostanziale rivoluzione culturale.

Secondo Karl Popper, fondamentalmente "civiltà" è ridurre violenza: quindi è anche crescere in sicurezza, socialità, spiritualità.

Questa è la funzione principale della civilizzazione. Le "periferie" -uno dei simboli dell'urbano- negano la città, e non è casuale che molte analisi leggano i rapporti fra periferie e criminalità. Nel 1995, nell'insediarsi come Ministro della Cultura francese, Philippe Douste-Blazy evidenziò i danni anche economici insiti nelle banlieues e si pose l'obiettivo di saldare cura del "patrimonio del passato" e formazione del "patrimonio del futuro". Assunto basilare.

Isaia Sales ha osservato che, fino a 60 anni fa, Napoli era una città senza periferie. Non ne aveva bisogno perché godeva di una promiscuità sociale fortissima. Non aveva bisogno di costruire luoghi separati. Oggi Napoli ha due periferie: quella del centro storico e quella ad anello sviluppata nel territorio interstiziale con i centri intermedi che la circondano. Per secoli Napoli ha governato la violenza insita nella sua struttura sociale. Il governo della violenza sfugge di mano dagli anni '60/70, quando nascono le periferie e l'omogeneità si sostituisce alla promiscuità sociale. Illumina anche il fatto che Napoli -un tempo la città più popolata d'Italia e fra le maggiori in Europa- oggi ha un numero di abitanti analogo a quello di 80 anni fa: il confronto fra le mappe di allora e quelle attuali documenta la metastasi urbana e la drastica riduzione delle aree inedificate.

► The urban is therefore the absence of political thought: it reflects selfishness and narcissism, enhances separations, and denies integration. In the 1970s at the Pompidou, the exhibition "Alternances urbaines" opened with the slogan "Quand les barres étaient blanches"; observing that today there is unanimity in criticizing "grands ensembles", 'boxes' and 'towers'. But it hasn't always been this way. Once these buildings were the symbol of a progressive urban planning, they materialized social redemption and the dream of a home for everyone. Today, in urban and suburban areas, isolation dominates, population density is reduced, spaces appear devastated; the amount of space in the urbanized area per inhabitant even has changed since a few decades ago. Not only does this subtract hectares from agriculture, negatively affect the permeability of the land and the water cycle, facilitate geological and hydrogeological errors (the low density increases demand and transport times), but above all it weakens social life and relationships. Therefore, the urban is the opposite of the city, it is a pathology that produces isolation among its inhabitants and weakens democracy: while, in contrast, life in the countryside is never isolation, but intense relationship with nature and its vital forms.

The dissatisfaction with what has been produced in recent decades shows mere consistency of individual projects with urban planning instruments and with the technical standards of construction is not sufficient; more is needed. Since 2001, Europe¹⁶ has called for "public construction to be exemplary in terms of quality". While private construction should also bear in mind article 42 of the Italian Constitution¹⁷ ("private property is recognized and guaranteed by the law that determines [...] the limits in order to ensure its social function ...").

Both of these commitments remain unfulfilled, moreover, they do not express themselves ex ante with measurable data. They presuppose critical judgments and evaluations, whereas today we would like to measure everything: an obsession resembling that of Michel Tournier's¹⁸ Friday. The reference to article 42 of the Italian Constitution may seem forced: it echoes that of Weimar, more explicit for private property in establishing that "its use, in addition to the private, must be directed to the common good".

► Urbano quindi è assenza di pensiero politico: riflette egoismi e narcisismi, esalta separazioni, nega integrazione. Negli anni '70 al Centre Pompidou, la mostra "Alternances urbaines" si apriva con lo slogan "Quand les barres étaient blanches". Osservava che oggi si è unanimi nel criticare "grands ensembles", "stecche" e "torri". Ma non è stato sempre così.

Un tempo questi edifici erano simbolo di un'urbanistica progressista, materializzavano riscatto sociale e sogno della casa per tutti.

Oggi, nell'urbano e nelle periferie, domina l'isolamento: la densità abitativa si riduce; i territori appaiono devastati; la superficie urbanizzata per abitante ha perfino un diverso ordine di grandezza rispetto a pochi decenni addietro. Non solo sottrae ettari all'agricoltura, non solo incide negativamente sulla permeabilità dei terreni e sul ciclo delle acque, non solo facilita errori geologici ed idrogeologici: la bassa densità fa crescere domanda e tempi di trasporto, soprattutto indebolisce relazioni e vita sociale.

L'urbano quindi è l'opposto della città, è una patologia che produce isolamento fra gli abitanti ed indebolisce la democrazia: mentre la vita nella campagna non è mai isolamento, bensì intenso rapporto con la natura e le sue forme vitali.

L'insoddisfazione per quanto prodotto negli ultimi decenni dimostra che non è sufficiente la coerenza dei singoli progetti con gli strumenti urbanistici e con le norme tecniche del costruito. Occorre anche altro.

Dal 2001 l'Europa¹⁶ chiede che "le costruzioni pubbliche siano esemplari in termini di qualità". Mentre le costruzioni private dovrebbero tener presente anche l'art. 42 della Costituzione¹⁷ (... La proprietà privata è riconosciuta e garantita dalla legge che ne determina (...) i limiti allo scopo di assicurarne la funzione sociale ...). Sono due impegni disattesi. Peraltro che non si esprimono con dati misurabili ex ante.

Presuppongono giudizi critici e valutazioni, mentre oggi invece si vorrebbe misurare tutto: un'ossessione che ricorda quella del Venerdi di Michel Tourier¹⁸. Il richiamo all'art. 42 della Costituzione italiana può sembrare forzato: riecheggia quella di Weimar, più esplicita per la proprietà privata nello stabilire che "il suo uso, oltre che al privato, deve essere rivolto al bene comune".

► In any case, it is clear that current rules and procedures do not positively address the issues of construction: they do not ensure either the "exemplary quality" of public structure, or the "social function" of private ones. There is much to reflect upon, beginning with defining "quality" constriction: it seems a mystery, but it is what significantly affects safety, well-being, economy, happiness, etc. Of substantial importance then is the need to reach exemplary interventions of shared qualites: living environments should not have to be endured, rather intelligently constructed over time. For the quality of a construction both the "quality of the project request" and the "quality of design" are priorities. Essentially, they are much cheaper than the "quality of the technical definition" and that of carrying out¹⁹ any project. Moreover, the "project request" and the "concept of the project" influence fundamental matter which is often ignored: the relationships between individual interventions.

In 1923 a famous architect defined architecture as "the product of a happy people that makes people happy". This happy confusion between cause and effect assumes a notion of architecture that is not just relevant to individual buildings but extended to living environments. As long as the autonomy of the single building was a goal, or seemed tolerable, "Utilitas/Firmitas/Venustas" was an adequate summary of the qualities of construction. The scale and time of the construction and transformation processes of living environments once guaranteed the unity of whole, better than any rules could. The social relationships and forms of solidarity and participation were different then. Today the Vitruvian triad has lost its concrete meaning²⁰. We need a systemic vision, no longer favouring single constructions, but its relations to the context. In our realities "Environment / Landscape / Memory"¹⁵ are now the cornerstones of construction. They presuppose a true knowledge of spatial and a-spatial contexts²¹.

The evaluation of the relationship with the "**Environment**" is in the objective of reducing the consumption of soil, in the Near-Zero impact rules (NZEB), in those concerning the Minimum Environmental Criteria (CAM): it should be better specified. Attention to the "**Landscape**" is required both by Article 9 of the Constitution and by the *European Landscape Convention*²², based on definitions that intertwine formal expression and vital relationships: paradigmatic of a systemic vision. The third term -"**Memory**"- expresses the need to conceive every project as a "fragment" of the stratifications that characterize the single point of the area, of the complex contexts in which it will be immersed²³.

33

► Comunque è palese che norme e procedure attuali non affrontano positivamente le questioni del costruire: non assicurano né la "qualità esemplare" degli interventi pubblici, né la "funzione sociale" di quelli privati. C'è quindi da riflettere, cominciando con definire cosa sia la "qualità" del costruito: sembra un mistero, ma è quanto incide significativamente su sicurezza, benessere, economia, felicità ...

Sostanziale quindi pervenire ad interventi esemplari di qualità condivise: gli ambienti di vita non vanno subiti, bensì intelligentemente costruiti nel tempo. Per la qualità di un intervento sono prioritarie "qualità della domanda" e "qualità di concezione". Sostanzialmente non costano, o comunque sono molto più economiche rispetto alla "qualità della definizione tecnica" ed a quella di realizzazione¹⁹ di qualsiasi intervento.

Peraltro "domanda" e "concezione del progetto" incidono su una questione fondamentale, spesso ignorata: le relazioni fra i singoli interventi.

Nel 1923 un famoso architetto definì l'architettura "il prodotto di popoli felici che fa felice i popoli". Questa stretta felice confusione fra causa ed effetto presuppone un'idea di architettura non più relativa a singoli edifici, ma estesa agli ambienti di vita. Finché l'autonomia della singola costruzione era un obiettivo, o sembrava tollerabile, "Utilitas / Firmitas / Venustas" hanno ben riassunto le qualità del costruito: dimensione e lentezza dei processi di costruzione e di trasformazione degli ambienti di vita garantivano poi l'insieme, meglio di ogni regola. Altri erano i rapporti sociali e le forme di solidarietà e partecipazione.

Oggi la triade vitruviana ha perso significato concreto²⁰. Occorre una visione sistematica, non più privilegiare la singola costruzione, ma le sue relazioni con il contesto. Nelle nostre realtà "Ambiente / Paesaggio / Memoria"¹⁵ sono ormai i capisaldi del costruire. Presuppongono vera conoscenza dei contesti, spaziali ed a-spaziali²¹.

La valutazione del rapporto con l' "**Ambiente**" è nell'obiettivo della riduzione del consumo di suolo, nelle norme sull'impatto quasi zero (NZEB), in quelle che riguardano i Criteri Ambientali Minimi (CAM): va ancora meglio specificata. L'attenzione al "**Paesaggio**" è richiesta sia dall'art.9 della Costituzione sia dalla *Convention européenne du Paysage*²² forte di definizioni che bene intrecciano espressione formale e rapporti vitali: paradigmatiche della visione sistemica. Il terzo termine -"**Memoria**"- contiene l'esigenza di concepire ogni intervento come "frammento" delle stratificazioni che caratterizzano il singolo punto del territorio, dei complessi contesti nei quali andrà ad immergersi²³.

The interest in these three cornerstones is also in the ease of loaning them elsewhere, they do not speak only to the transformation of living environments. This approach is completely opposite to that which tends to close every construction in on itself, which can be traced back to a logic of objects and to the autonomy of the individual building. The approach in which construction must first and foremost respond to increasingly sophisticated norms and requirements is satisfied with "intelligent" buildings, reactive to external events. It seems another form of the "synecdoche syndrome", which leads us to believe that we can exhaust the whole in one part.

Today, however, it is evident that the growing attention to technologies, products, components or buildings with increasingly articulated regulatory apparatus and increasingly high performances, is countered by the weakening or even the cancellation of the interest in the quality of relations between individual buildings. In other words, often the internal logic of a product - a component, a building, or even a complex of buildings - improperly dominates the "logic of immersion". If they are based more on things and less on relationships between things, cities become unliveable. This is why a different approach is essential, giving absolute priority to environmental issues, carefully assessing how much the image of our landscapes transforms, intervening with awareness of culture in individual settings. In other words, knowingly and wisely transforming, affirming civil objectives, that is community objectives.

Assuming "*Environment/Landscape/Memory*" as the bedrock of construction aims to avoid the rhetoric of two cultures²⁴. As a foundation it opposes the concept of construction as an expression of the selfishness of clients and the narcissism of designers; surmounts the era of "terrible simplifiers"²⁵ that still makes a divisive mindset prevail, giving answers to individual problems without anticipating consequent damage. Mindsets like these underpin the 1997 law: it encourages public employees by introducing unparalleled designs. As is the Procurement Code which, on the themes of the "project", perseveres in the invasion of the field: with the 1994 reform improperly revolutionizes the previous rules on Public Works.

L'interesse per questi tre capisaldi è anche nell'agile possibilità di mutuarli altrove. Non riguardano solo quanto trasforma gli ambienti di vita.

Questo approccio è del tutto opposto a quello che tende a chiudere ogni intervento in se stesso, sinteticamente riconducibile alla logica dell'oggetto ed all'autonomia del singolo edificio. Quello per il quale il costruito deve innanzitutto rispondere a norme e requisiti sempre più sofisticati, si accontenta di edifici "intelligenti", reattivi alle evenienze esterne. Sembra un'altra forma della "sindrome della sineddoche", quella che porta a credere di poter esaurire il tutto in una parte.

Oggi però è evidente che alla crescente attenzione per tecnologie, prodotti, componenti o edifici con apparati normativi via via più articolati ed a prestazioni sempre più elevate, fa riscontro l'affievolirsi o addirittura l'annullarsi dell'interesse per la qualità delle relazioni fra i singoli edifici. In altre parole, spesso le logiche interne di un prodotto -un componente, un edificio, al limite un complesso di edifici- impropriamente sovrastano le "logiche di immersione". Basate più su cose e meno su relazioni fra cose, le città diventano invivibili. Per questo è indispensabile un diverso approccio, dare prevalenza assoluta alle questioni ambientali, valutare con attenzione quanto trasforma l'immagine dei nostri paesaggi, intervenire con conoscenza e profonda cultura all'interno dei singoli luoghi. In altre parole conoscere e sapientemente trasformare, affermando obiettivi civili, cioè della collettività

Assumere come capisaldi del costruire "*Ambiente / Paesaggio / Memoria*" punta ad evitare la logica delle due culture²⁴; si oppone al costruito come espressione di egoismi dei committenti e narcisismi dei progettisti; supera l'era dei "*semplificatori terribili*"²⁵ che tuttora fa prevalere logiche settoriali dando risposte a singoli problemi senza intuire i danni che ne conseguono. Logiche di questo tipo improntano anche la cosiddetta Legge Bassanini (nel 1997, per incentivare i dipendenti pubblici, introdusse progettazioni prive di confronti) o il Codice degli Appalti (che, sui temi del "progetto", persevera nell'invasione di campo iniziata nel 1994).

► We need to take a step back, to rediscover integration, socialization, and relationships. Physical space and human behaviours influence each other and life environments - as in the acute definition from 1923 - can have a gladdening role.

"Civilizing the urban" then asserts the "right to the city", which after fifty years only now needs revision.

"Civilizing the urban" expresses the need for a utopian / revolutionary action to be launched in our "land of cities", rich with extensive evidence of civilization and an exceptional concentration of "artificial" places that UNESCO recognizes as sites of World Heritage.

"Civilizing the urban" recognizes the right to the city, today denied to a large part of the population. It should interweave nostalgia, interpret the present and investigate the future. Urban areas have long been a magnet for migrants and job seekers. In this era of globalization, the structure of society has changed, as has the notion of the city itself. Can it be based on networks of "places of social condensation"? Is the "city of 5 minutes" just a utopia? What habitat requirements remain? Which should change?

► Civilizing is a harsh, almost arrogant expression: it claims to distinguish between civilization and incivility (its opposite), knowing that different civilizations exist and have existed, in time and space. We mean the civilization that identifies us, the civilisation that we critique as it changes.

The physical aspects of living environments affect the "a-spatial" aspects, which in turn impacts the former.

However, there is a time lag between the birth of a need, the will to transform and the fulfilment of the demand. Buildings remain for a long time, often outliving the reasons and needs that generated it. So everywhere, and perhaps here more than elsewhere, each generation lives in largely inherited living environments, transforms them and creates new ones by responding to needs and reacting to dissatisfaction.

The "urban soil" is therefore the space - while preventing further occupation - in which to correct errors of the past and where dreams of transformation can become reality.

► Occorre invertire la marcia: ritrovare integrazione, socializzazione, relazioni; anche perché spazio fisico e comportamenti umani si influenzano l'un l'altro e gli ambienti di vita -come nell'acuta definizione del 1923- possono avere ruolo "felicitante".

"Civilizzare l'urbano" postula quindi il "diritto alla città", dopo cinquant'anni appena da revisionare.

"Civilizzare l'urbano" esprime la necessità di un'azione utopica / rivoluzionaria cui dare avvio nella nostra "terra di citta", ricca di ampie testimonianze di civiltà e di un'eccezionale concentrazione di luoghi "artificiali" che l'UNESCO riconosce nella lista del Patrimonio dell'Umanità.

"Civilizzare l'urbano" riconosce il diritto alla città oggi negato a vasta parte della popolazione. Intreccia nostalgia, legge l'oggi, indaga il futuro. Da tempo le aree urbane sono un magnete per migranti e persone in cerca di occupazione. Nell'era della globalizzazione è cambiata la struttura della società e anche l'idea stessa di città. Può fondarsi su reti di "luoghi di condensazione sociale"? La "città dei 5 minuti" è solo utopia? Quali requisiti dell'habitat permangono? Quali mutano?

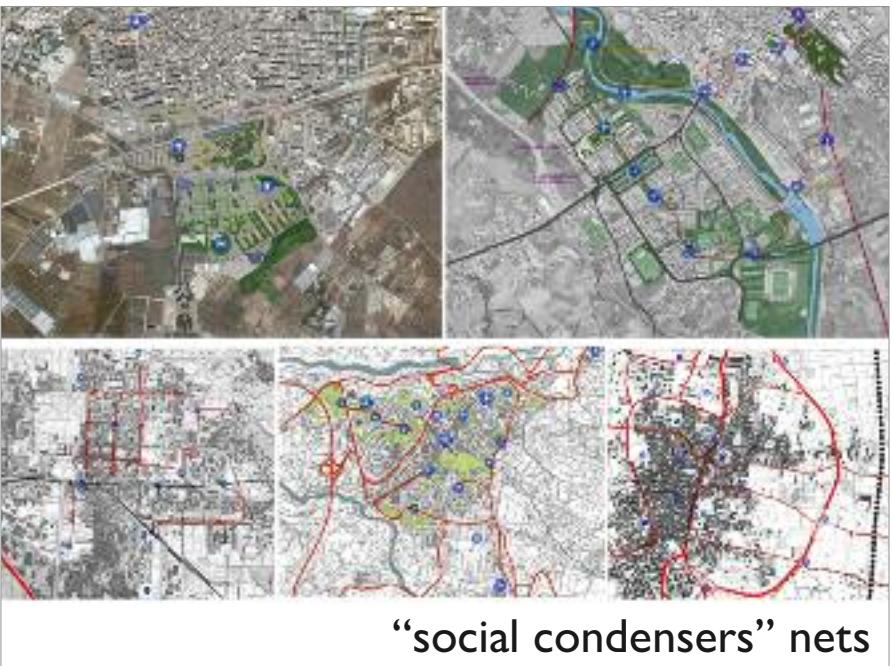
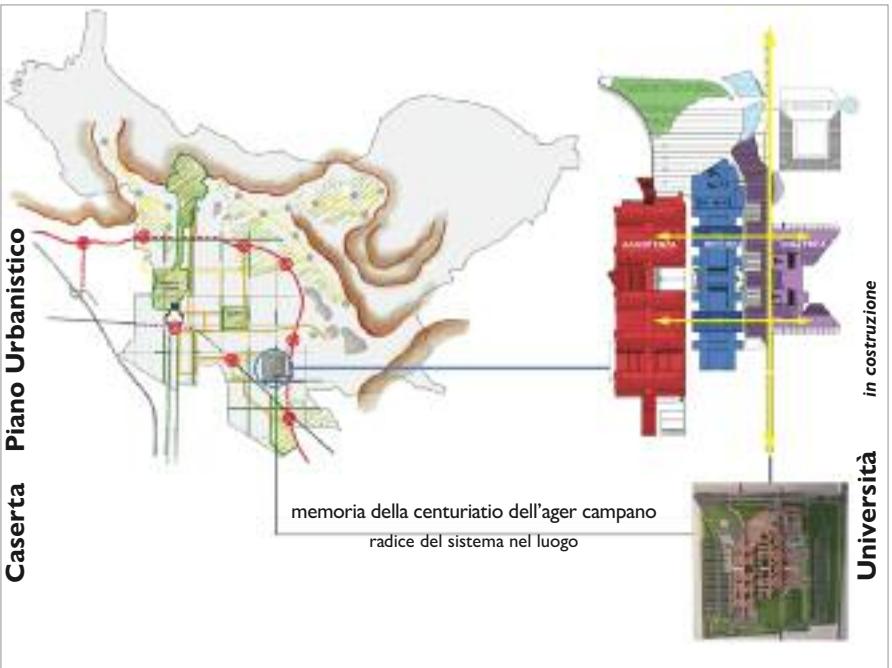
► Civilizzare è espressione dura, quasi arrogante: pretende di distinguere fra civiltà e inciviltà, ben sapendo che esistono e sono esistite civiltà diverse, nel tempo e nello spazio. Qui parliamo della civiltà che ci identifica e del cui evolversi siamo critici.

Gli aspetti fisici degli ambienti di vita incidono su quelli "a-spatiali" e questi incidono sui primi.

C'è però sfasamento temporale fra la nascita di un'esigenza, la volontà di trasformazione, la realizzazione che soddisfa la domanda. Il costruito poi permane per tempi ampi, più di quanto permangano motivi ed esigenze che lo hanno generato. Quindi dovunque, e forse qui più che altrove, ogni generazione vive in ambienti di vita in gran parte ereditati, li trasforma e ne crea di nuovi rispondendo ad esigenze e reagendo ad insoddisfazioni.

Il "suolo urbano" quindi è lo spazio -da contenere il più possibile- dove correggere errori del passato e dove trasformazioni sognate man mano possono diventare reali.

POTENTIALITES DU NON-CONSTRUIT



► La « *Charte de l'espace public* »²⁶ - résultat d'un long et vaste processus promu par l'INU (*Istituto nazionale d'Urbanistica*), et, de ce fait, portée à l'attention de la Conférence des Nations Unies sur les Etablissements Humains - est vaste et bien articulée. Elle couvre toutes sortes d'espaces publics tels que les rues, les places, les parcs, tous les espaces ouverts et même les bâtiments d'intérêt collectif comme les musées, les bibliothèques, etc. Alors que les premiers sont toujours accessibles, contrôlés et gérés par la communauté dans son ensemble, les seconds sont certes des espaces publics, mais gérés - et pas uniquement pour des raisons de sécurité - par un personnel préposé à cet effet et des organisations spécifiques, donc accessibles à des heures fixes et selon des modalités particulières. Aussi s'agit-il de deux catégories d'espaces publics fort différentes.

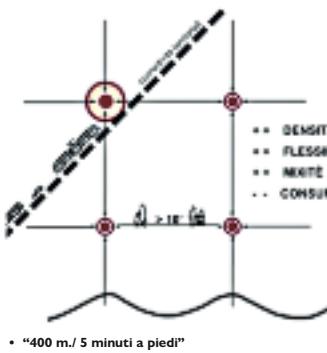
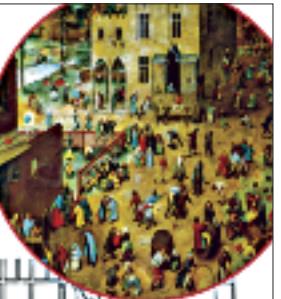
En 2013, les directives MIUR (Ministère de l'Université et de la Recherche) pour la construction d'écoles sont un exemple, malheureusement encore isolé, du fait qu'il a été possible d'insuffler un esprit régénérant dans notre culture du bâtiment. En ouvrant à la possibilité d'agréger différentes activités dans un même ensemble et de les désagréger en même temps, mais dans le cadre d'une vision systémique ou de réseaux bien articulés, les « lignes directrices » sont l'expression d'un profond renouveau culturel qui devrait aussi imprégner d'autres bâtiments et fonctions publiques.

La récente décision de créer un « *Bureau central pour la conception des travaux publics* » exprime, en revanche, une culture diamétralement opposée, contrastant avec le souhait de l'Union européenne qui appelle de ses voeux des ouvrages publics « exemplaires » en termes de qualité : elle ignore surtout que la première qualité du bâtiment réside dans son rapport avec son contexte. Ce bureau « Central » absurde confond efficience et efficacité ; il suppose des typologies, des répétitions, des « modèles de conception standard pour des travaux similaires ou ayant un degré élevé d'uniformité et de répétitivité ». C'est là un retour en arrière inopportun : il y a soixante ans, circulaient les *Quaderni del Centro Studi per l'edilizia scolastica* (Cahiers du Centre d'études pour la construction scolaire). A cette époque, dominaient les « Manuels », précieux pour recueillir l'information de manière ordonnée, mais pernicieux dès qu'ils soutenaient des banalités consolidées. Dans les trois volumes extraordinaires *Comunicare l'Architettura*, publiés par SEAT et coordonnés par Bruno Zevi (le troisième examine « *Vingt espaces italiens ouverts* »), tous les exemples sont illustrés dans leur singularité, leurs racines et leurs conséquences. Rapprocher les « Cahiers » du ministère de l'Éducation des volumes de SEAT est tout à fait inapproprié. Néanmoins, ils documentent des approches culturelles : seules deux ou trois décennies les séparent, mais ils semblent appartenir à des époques géologiques différentes.³⁷

Ici, cependant, le raisonnement sur les espaces publics est délibérément limité. Il ne concerne que les bâtiments ouverts - les « non-construits » - et parmi eux, ceux qui ont, ou peuvent prendre, un sens identitaire pour la communauté, peut-être aussi parce qu'ils sont en relation étroite avec des bâtiments qui accueillent des activités d'intérêt commun comme les églises, les écoles, les marchés, les bibliothèques, les musées, etc.

lieux de condensation sociale

ne sont pas des bâtiments mais des espaces de relation, d'identité, de rencontre des cadres « bâties » définis par la proximité de plusieurs bâtiments d'intérêt collectif : un ensemble stratifié où il est possible de converger depuis les alentours



reti di centralità e spazi pubblici



Il est également bon de se poser la question de savoir comment faire en sorte que, dans la ville, les bâtiments construits - les bâtiments publics, même si les bâtiments privés ne sont pas en reste - sortent de leur isolement habituel et soient toujours conçus pour la manière dont ils délimitent ou contribuent à définir les espaces publics.

Je pars de loin : selon les archéologues, les villes sont nées lorsque la signification de l'espace entre les bâtiments a commencé à prévaloir sur celle des bâtiments individuels qui le délimitent. Ce sont ces espaces qui identifient la ville, du moins dans la culture méditerranéenne et européenne. En effet, nos structures urbaines se sont toujours fondées - et j'espère qu'elles peuvent encore l'être - sur des « lieux de condensation sociale », à l'opposé des « non-lieux » propres aux espaces urbanisés contemporains.

► Notre péninsule a été définie comme étant une « terre de villes » en raison de la présence d'un réseau dense de centres situés à peu de distance les uns des autres, chacun fort de son identité. Ils ont des différences de taille très variables, tantôt infimes, tantôt très importantes ou avec quelques millions d'habitants. Les « lieux de condensation sociale » qui les animent sont donc de différents niveaux et ont, à la limite, des caractéristiques identitaires pour l'ensemble ; à la limite opposée, ils sont nombreux. Chaque habitant doit pouvoir s'y rendre prestement pour répondre au rêve de la « ville de cinq minutes ».

Dans les villes d'autrefois, cela s'avérait naturellement vrai ; mais aujourd'hui, tout est corrodé ou annulé par les dilatations de dimension disproportionnées qui ont été favorisées par la révolution de l'automobile et des transports. Les territoires ont été bouleversés - fort heureusement pas partout - par le mitage urbain qui a détruit l'ancienne distinction entre ville et campagne et ont créé une nouvelle catégorie d'habitat - l'urbain - composée de nombreuses monades autoréférentielles. Tout cela a été et ne cesse d'être soutenu par des modes d'intervention, des appareils et des hypertrophies réglementaires importés d'autres cultures.

En Europe, la ville a toujours été fondée sur des thèmes et des valeurs symboliques : elle a thématisé ses éléments constitutifs et construit une topologie symbolique récurrente qui permet une familiarité, même avec des villes où l'on ne vit pas habituellement. Les espaces publics de nos villes historiques sont la preuve évidente de la nécessité de surplus, de la nécessité d'investir dans la culture, de créer un bien commun qui ne soit pas nécessairement public, mais doté d'une fonction publique fondamentale.

Par le passé, on le construisait principalement pour répondre à des besoins individuels que l'on conciliait à travers le partage substantiel des lieux par ceux qui y construisaient et y vivaient. Par contre, la primauté des interventions générées par différents processus économiques, qui ne sont pas pour autant liées à des réalités spécifiques, a rendu nécessaires des définitions et des critères réglementaires qui favorisent, en fait, l'autonomie et l'isolement. De plus, elles ne tiennent pas compte des relations entre les interventions individuelles ou des principes de conception de l'espace urbain soutenus par Camillo Sitte (dans son livre *L'arte di costruire le città*, vieux de 130 ans mais qui a connu un franc succès), qui, ces dernières années, se reflète dans la vision et la recherche esthétique exprimée, par exemple, dans les livres de Marco Romano.

dans le passé

Les grandes institutions ont de plus en plus recours à des éléments de fait répétitifs, non seulement avec des objectifs fonctionnels

non codés, mais pas moins récurrentes les places, parfois des systèmes de places interrelées qui distinguent le pouvoir politique, le pouvoir religieux, des moments de la vie civile



dans les années 1900

la codification typologique, vise à rendre reconnaissables les équipements récurrents une approche ensuite systématisée dans la logique des standards

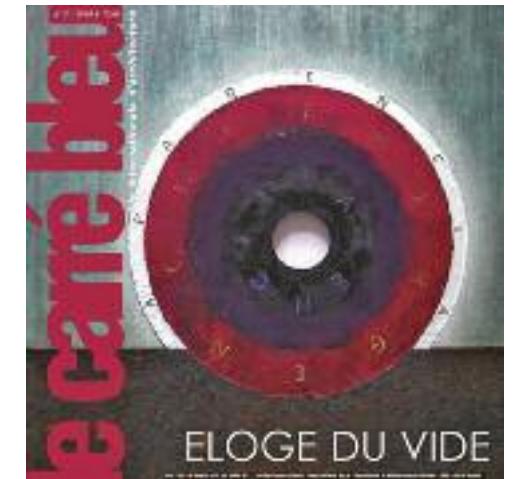


XXe siècle

Les constructivistes russes formulent la théorie des « condensateurs de la vie sociale » : de la « maison collective » à l'usine, en passant par le « club ouvrier »



Tout autre est la fonction des « Case del Fascio » qui apparaissent en Italie pendant la double décennie fasciste: plus de 10.000 dont la moitié dans des bâtiments fortement connotés d'un point de vue architectural



L'approche clairvoyante d'Henri Lefebvre dans *Le droit à la ville*²⁷, publié il y a cinquante ans, est tout autre : elle analyse les modèles et le sens des villes aux différentes époques, dénonçant les limites et les erreurs de la vision fonctionnaliste, qui avait déjà été démontée dans la décennie précédente par les thèses et les élaborations du Team X.

Aujourd'hui, cependant, une ambition se fait à nouveau jour en faveur de modes de vie différents de ceux qui prévalent aujourd'hui. L'informatique favorise l'indifférence territoriale et conduit donc à la redécouverte de centres mineurs qui sont encore majoritairement empreints de valeurs agrégatives et de relations humaines. Mais même les nouvelles « villes métropolitaines » - formellement créées en Italie il y a quelques années - doivent garantir les qualités propres à la « ville de cinq minutes », c'est-à-dire des espaces publics de référence ou plutôt des « lieux de condensation sociale » que chaque habitant peut rallier rapidement. Il est donc nécessaire d'engager une réflexion aiguë sur la réorganisation du territoire et les actions visant à assurer l'identification d'un « réseau » différencié de ce type de lieux.

Dans le passé, il y a eu des « réseaux » de bâtiments similaires - par la fonction, quoiqu'avec des caractères différents - répartis sur le territoire. Il suffit de penser aux églises, aux écoles, mais aussi aux « Case del Fascio » introduite avec une rapidité surprenante au cours des « vingt années de l'ère fasciste » dans la première moitié du XXe. On pourrait continuer avec les nombreuses fonctions récurrentes. Cependant, ces réseaux ne peuvent garantir le « droit à la ville ».

Aujourd'hui, le territoire doit être vu dans son unité et garanti dans les différentes formes d'accessibilité (flexibles, peu coûteuses, effectivement rapides) afin de permettre des relations et des liens physiques de plus en plus intenses, accompagnant les liens immatériels de la révolution technologique dont nous sommes partie prenante. Cette action ramifiée et essentielle - qui, en même temps, rend nomades et sédentarisé un nombre toujours croissant de personnes actives - doit cependant s'accompagner d'une autre action, toujours ramifiée et peut-être même plus substantielle, qui concerne la vie quotidienne de cette vaste partie de la population plus stable : pour des raisons d'âge, d'intérêts ou seulement pour des moments importants de son existence.

L'aspiration vers la « ville de cinq minutes » et le réseau diversifié des « lieux de condensation sociale » peuvent caractériser notre avenir, sans que l'on courre le risque de tomber dans des formules passe-partout, mais avec un esprit de partage : d'où « Apologia del (non) costruito » (2004)²⁸ et « Eloge du vide » (2010)²⁹. Tout aussi précieuses sont les réflexions parues dans le n°2/2014 du Carré Bleu, feuille internationale d'architecture³⁰: James Wines, « Repenser l'espace public dans le nouveau millénaire » ; Pietro Garau, « Scendere dalla veranda, e addirittura in strada » ; Antonino Saggio, « Dai mattoni all'informazione. Un viaggio al centro della nuova architettura ».

POTENTIAL OF THE “NON-BUILT”

► The "Charter of Public Space"²⁶- born out of an extensive process promoted by the INU, then brought to the attention of the United Nations Conference on Human Settlements - is comprehensive and well-articulated. It contemplates every type of public space such as streets, squares, parks, any open space and also buildings of collective interest such as Museums, Libraries and so on. While the former are always accessible, controlled and managed by the community as a whole, the latter are public spaces, managed - not only for security reasons - by assigned personnel and specific organizations, therefore accessible at set times and with particular modalities. These are therefore two very different categories of public spaces.

In 2013, the MIUR guidelines for school buildings provided an example, unfortunately still isolated, of how it was possible to introduce a regenerative surge in our culture of construction. Opening the possibility of aggregating different activities in the same complex and at the same time the possibility of disaggregating them, but within a systemic vision or well-articulated networks - the "guidelines" are the expression of a profound cultural renewal that should invade other buildings and public functions.

The recent choice to establish a "Headquarters for the Design of Public Works" instead expresses a diametrically opposed to the invitation of the European Union that calls for "exemplary" public works in terms of quality: above all it ignores that the fundamental indicator of quality is in a building's its relationship with the context. This foolish "headquarters" confuses efficiency and effectiveness: assuming types, repetitions, "standard design models for similar works or those with a high degree of uniformity and repeatability". This is an improper return to the past: sixty years ago the *Journals of the Study Centre circulated for the construction of schools*. Then the manuals began to dominate, manuals which were useful in gathering information in an orderly form, but grievously encouraged the consolidation of banality. In the three extraordinary volumes *Comunicare l'Architettura*, published by SEAT and coordinated by Bruno Zevi (the third examines "Twenty Italian open spaces") all the examples are illustrated in their singularity, their origins and their consequences. Aligning the "Journals" of the Ministry of Education and the volumes of SEAT is completely improper. Nevertheless, they document cultural approaches: only a few decades separate them, but they seem to be aeons apart.

POTENZIALITÀ DEL NON-COSTRUITO

► La "Carta dello spazio pubblico"²⁶ -scaturita da un ampio e lungo processo promosso dall'INU, quindi portata all'attenzione della Conferenza delle Nazioni Unite sugli Insediamenti Umani- è estesa e ben articolata. Contempla ogni tipo di spazio pubblico quali strade, piazze, parchi, qualsiasi spazio aperto e così anche edifici di interesse collettivo come Musei, Biblioteche e via dicendo. Mentre i primi sono sempre accessibili, controllati e gestiti dalla comunità nel suo insieme, questi ultimi sono sì spazi pubblici, ma gestiti -non solo per motivi di sicurezza- da personale addetto e specifiche organizzazioni, quindi accessibili in orari stabiliti e con particolari modalità. Si tratta quindi di due categorie molto diverse di spazi pubblici.

Nel 2013 le linee guida del MIUR per l'edilizia scolastica sono un esempio, purtroppo ancora isolato, di come sia stato possibile introdurre una ventata rigeneratrice nella nostra cultura del costruire. Aprendo ad intrecci -alla possibilità di aggregare attività diverse nello stesso complesso ed al contempo alla possibilità di disaggregarle, ma all'interno di una visione sistematica o di reti ben articolate- le "linee guida" sono espressione di un profondo rinnovo culturale che dovrebbe invadere anche altri edifici e funzioni pubbliche.

La recente scelta di istituire una "Centrale per la progettazione delle opere pubbliche" esprime invece una cultura diametralmente opposta, in pieno contrasto con l'invito dell'Unione Europea che sollecita opere pubbliche "esemplari" in termini di qualità: soprattutto ignora che prima qualità del costruito è nel suo rapporto con il contesto. Questa balorda "Centrale" confonde efficienza con efficacia; presuppone tipologie, ripetizioni, "modelli di progettazione standard per opere simili o con elevato di grado di uniformità e ripetitività". Si tratta di un improprio ritorno al passato: sessant'anni fa circolavano i *Quaderni del Centro Studi per l'edilizia scolastica*. Allora dominavano i "Manuali", preziosi nel raccogliere in forma ordinata informazioni, ma perniciosi nel supportare banalità consolidate.

Nei tre straordinari volumi *Comunicare l'Architettura*, editi dalla SEAT e coordinati da Bruno Zevi (il terzo esamina "Venti spazi aperti italiani") tutti gli esempi sono illustrati nella loro singolarità, nelle loro radici e nelle loro conseguenze. Accostare i "Quaderni" del Ministero della Pubblica Istruzione ed i volumi della SEAT è del tutto improprio. Nondimeno documentano approcci culturali: fra loro intercorrono solo due/tre decenni, ma sembrano di ere geologiche diverse.

Here, however, the reasoning on public spaces is deliberately limited. It concerns only the open ones - the "non-built" ones - and among these those that have, or can assume, an identity for the community, perhaps also because they are closely related to buildings that host activities of common interest such as churches, schools, markets, libraries, museums and so on. Another issue to think about is how to ensure that in the city the constructions - public buildings, but no less private ones - are driven to go beyond the usual forms of isolation and are always planned to define, or contribute to defining, public spaces.

Let's take a step back: according to archaeological experts, cities were born when the significance of the space between the buildings began to prevail over that of the individual buildings that delimit it. These are the spaces of this type that identify the city, at least in Mediterranean and European culture. In fact, our urban structures have always been based - and I hope they can still be based - on "places of social condensation": the very opposite of the "non-places" characteristic of contemporary urban areas.

► Our peninsula has been defined as "the land of cities" due to the presence of a dense network of centres situated at a short distance from each other, each with its own unique identity. They are very different in size, sometimes minuscule, in some cases very large with a few million inhabitants. The "places of social condensation" that animate them are therefore of various levels, on one end of the spectrum they have identifying characteristics for the whole; at the opposite end they need to be many. Every inhabitant should be able to reach one immediately to respond to the dream of the "city of five minutes".

In the cities of the past this was naturally true; today however it is corroded or cancelled by the abnormal dimensional expansions that have been determined, favoured by the automobile revolution. Spaces have been overturned - luckily not everywhere - by widespread construction that has destroyed the ancient distinction between city and countryside and has created a new category of habitats - the urban one - made up of many self-referential nomads. All this has been and is supported by modalities of intervention, apparatuses and regulatory hypertrophies imported from other cultures.

Qui il ragionamento sugli spazi pubblici però è volutamente limitato. Riguarda solo quelli aperti -quelli "non-costruiti"- e fra questi quelli che hanno, o che possono assumere, significato identitario per la comunità, magari anche perché in stretta relazione con edifici che accolgono attività di interesse comune come Chiese, Scuole, Mercati, Biblioteche, Musei e così via. Altra questione su cui riflettere è come far sì che nella città il costruito -gli edifici pubblici, ma non meno quelli privati- siano spinti ad uscire dalle abituali forme di isolamento e siano sempre pensati per come delimitano o contribuiscono a definire spazi pubblici.

Parto da lontano: secondo gli archeologi le città sono nate quando il significato dello spazio fra gli edifici ha cominciato a prevalere rispetto a quello delle singole costruzioni che lo delimitano. Sono gli spazi di questo tipo che identificano la città, almeno nella cultura mediterranea ed europea. Le nostre strutture urbane infatti si sono sempre basate - e mi auguro possano ancora basarsi - su "luoghi di condensazione sociale": proprio l'opposto dei "non-luoghi" caratteristici delle aree urbanizzate contemporanee.

► La nostra penisola è stata definita "terra di città" per la presenza di una densa rete di centri situati a breve distanza tra loro, ciascuno forte di una sua identità. Hanno dimensioni molto diverse, a volte minime, in alcuni casi anche molto grandi o con qualche milione di abitanti. I "luoghi di condensazione sociale" che le animano sono quindi di vario livello, al limite hanno caratteri identitari per l'insieme; al limite opposto sono tanti. Ogni abitante dovrebbe poterne raggiungere uno con immediatezza per rispondere al sogno della "città dei cinque minuti".

Nelle città del passato questo era naturalmente vero; oggi però è corroso o annullato dalle abnormi dilatazioni dimensionali che si sono andate determinando, favorite dalla rivoluzione dovuta all'automobile e dai mezzi di trasporto. I territori sono stati sconvolti -per fortuna non dovunque- da un diffuso costruito che ha distrutto l'antica distinzione fra città e campagna ed ha creato una nuova categoria di habitat -l'urbano- composto da tante monadi autoreferenziali.

Tutto ciò è stato ed è sostenuto da modalità di intervento, apparati ed ipertrofie normative di fatto importati da altre culture.

In Europe cities have always been based on symbolic themes and values: thematising their constituent elements and building a recurrent symbolic topology that allows familiarity even with cities in which we do not live. The public spaces of our historic cities are clear evidence of the need for surplus, the need to invest in culture, to create a common good that is not necessarily public, but with a fundamental public function.

In the past it was built mainly in response to individual needs mutually balanced by the substantial sharing of places by those who built and lived there. The prevalence instead of interventions generated by different economic processes, also unrelated to specific individual realities, has made necessary definitions and normative criteria that actually support autonomy and isolation. Moreover, he is inattentive to the relationships between individual interventions or to the principles of urban space design supported by Camillo Sitte in his successful book *The Art of Building Cities*, now 130 years ago, which, in the recent period, has feedback in the vision and in the aesthetic research expressed for example in the books of Marco Romano.

The far-sighted approach of Henri Lefebvre in *Le droit à la ville*²⁷, published fifty years ago, is quite different: it retraces models and the sense of cities in the various epochs and denounces the limits and errors of the functionalist vision, which was already undermined by theses from the processing of Team X.

Nowadays however an ambition for other ways of life, different to those currently prevalent, is emerging. Technology allows for indifference regarding the habitat; therefore, it leads to the rediscovery of minor centres, mostly with still quite strong values of aggregation and human relationships. But even the new "metropolitan cities" - formally established in Italy a few years ago - need to guarantee the qualities typical of the "city of the five minutes": public spaces of reference or rather "places of social condensation" that can be reached quickly by each inhabitant. So, it is necessary begin reflecting on the reorganization of the habitat and actions aimed at ensuring the identification of a diversified "network" of places like this.

In Europa la città da sempre si fonda su temi e valori simbolici: ha tematizzato i suoi elementi costitutivi ed ha costruito una topologia simbolica ricorrente che consente familiarità anche con città nelle quali abitualmente non viviamo. Gli spazi pubblici delle nostre città storiche sono chiara testimonianza della necessità di eccedenza, dell'esigenza d'investire in cultura, di creare un bene comune non necessariamente pubblico, ma con fondamentale funzione pubblica.

Nel passato si costruiva prevalentemente in risposta a singole esigenze fra loro contemperate dalla sostanziale condivisione dei luoghi da parte di chi costruiva e ci viveva. Il prevalere invece di interventi generati da processi economici diversi, anche slegati dalle specifiche singole realtà, ha reso necessarie definizioni e criteri normativi che in realtà sostengono autonomie ed isolamenti. Peraltro disattenti alle relazioni fra i singoli interventi o ai principi del disegno degli spazi urbani sostenuti da Camillo Sitte nel fortunato suo libro *L'arte di costruire le città*, ormai di 130 anni fa, che, nel periodo recente, ha riscontri nella visione e nella ricerca estetica espressa ad esempio nei libri di Marco Romano.

Del tutto diverso l'approccio lungimirante di Henri Lefebvre in *Le droit à la ville*²⁷, pubblicato cinquant'anni fa: ripercorre modelli e senso delle città nelle varie epoche e denuncia limiti ed errori della visione funzionalista, peraltro già scardinata nel decennio precedente dalle tesi e dalle elaborazioni del Team X.

Oggi però riemerge un'ambizione per modi di vita diversi da quelli ormai prevalenti. L'informatica supporta l'indifferenza territoriale, quindi porta a riscoprire i centri minori per lo più ancora forti di valori aggregativi e di rapporti umani. Ma anche le nuove "città metropolitane" -da qualche anno formalmente istituite in Italia- hanno necessità di garantire al loro interno le qualità proprie della "città dei cinque minuti", cioè spazi pubblici di riferimento o meglio "luoghi di condensazione sociale" rapidamente raggiungibili da ogni abitante.

Quindi occorre avviare un'acuta riflessione sulla riorganizzazione del territorio ed azioni tese ad assicurare l'individuazione di una "rete" differenziata di luoghi di questo tipo.

In the past networks of analogous buildings existed, functionally similar but with different traits. Take, for example, churches, schools - or even the Case del Fascio (NOTA. Local Fascist party buildings.) which were introduced with surprising speed during the twenty years of the fascist regime in the first half of the 20th century - we could continue with further examples of functional structures. Networks of this kind however are not able to guarantee "the right to the city".

Today the territory must be seen as a whole, it must be guaranteed in the various forms of accessibility (agile, inexpensive, rapid) in order to allow increasingly profound relationships and physical ties, which stand side by side with the intangible ties inherent in the technological revolution that involves us. This substantial capillary action - which continually makes more active people contemporaneously nomadic and settled - must be accompanied by another action, widespread and perhaps even more substantial, which concerns the everyday life of the chunk of the population which is more stable, whether for reasons of age, interests or even just for a particularly long phase of their existence.

The drive for the "city of five minutes" and the diversified network of "places of social condensation" could characterize our future, without slipping into passe-partout formulas, but rather with a shared spirit. *"Apologia del (non) costruito"* (2004)²⁸ and *Eloge du vide* (2010)²⁹.

The contributions in *Le Carré Bleu - feuille internationale d'architecture*³⁰, n2/2014, are also invaluable: James Wines "Ripensare lo spazio pubblico nel nuovo millennio" Pietro Garau "Scendere dalla veranda, e addirittura in strada"; Antonino Saggio, "Dai mattoni all'informazione. Un viaggio al centro della nuova architettura".

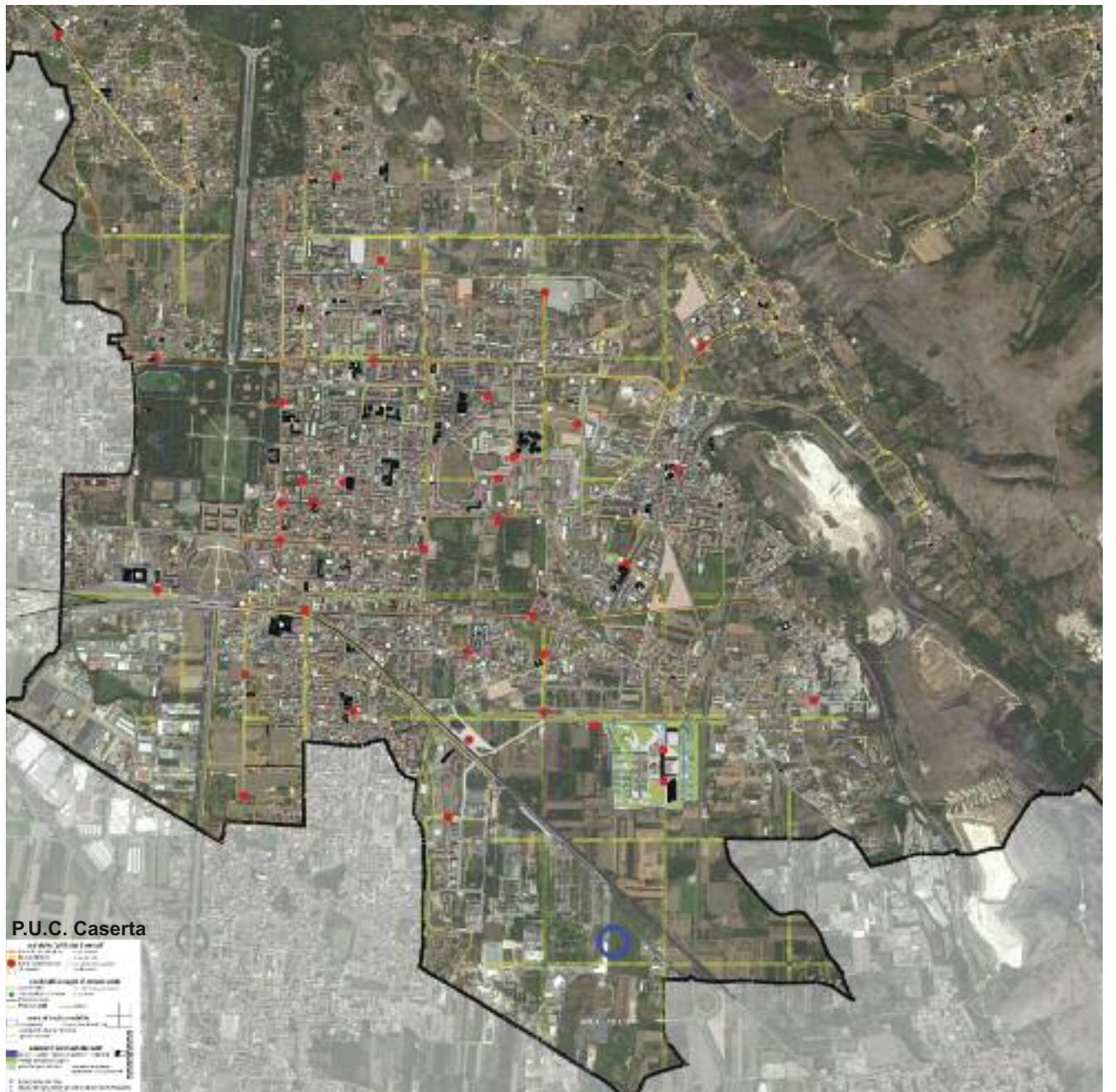


"... n'arrêtons pas de voler..."

Nel passato ci sono state "reti" di edifici analoghi -per funzione, ma con caratteri diversi- diffusi sul territorio. Basti pensare alle Chiese, alle scuole, ma anche alle "Case del Fascio" introdotte con sorprendente rapidità durante il "ventennio" della prima metà del '900. Si potrebbe continuare con le tante funzioni ricorrenti. Reti di questo tipo non sono però in grado di garantire il "diritto alla città".

Oggi il territorio va visto nella sua unità, va garantito nelle diverse forme di accessibilità (agili, poco costose, effettivamente rapide) in modo da consentire relazioni e legami fisici sempre più intensi, che si affianchino ai legami immateriali propri della rivoluzione tecnologica che ci coinvolge. Questa azione capillare e sostanziale - che rende, nello stesso tempo, nomadi e stanziali numeri sempre maggiori di persone attive - deve però accompagnarsi ad un'altra azione, sempre capillare e forse ancor più sostanziale, che riguarda la vita di tutti i giorni di quella vasta parte della popolazione più stabile: per motivi di età, di interessi o solo per ampi momenti della sua esistenza.

La tensione verso la "città dei cinque minuti" e la rete diversificata di "luoghi di condensazione sociale" può caratterizzare il nostro futuro, senza il pericolo di cadere in formule passe-partout, ma con spirito condiviso. Da qui *"Apologia del (non) costruito"* (2004)²⁸ e *Eloge du vide* (2010)²⁹. Preziose anche le riflessioni apparse sul n°2/2014 de *Le Carré Bleu, feuille internationale d'architecture*³⁰: James Wines, "Ripensare lo spazio pubblico nel nuovo millennio"; Pietro Garau, "Scendere dalla veranda, e addirittura in strada"; Antonino Saggio, "Dai mattoni all'informazione. Un viaggio al centro della nuova architettura".



PLAN HUMANISTE CONTEMPORAIN

[PUC - PIANO URBANISTICO COMUNALE]

Au-delà de l'approche sociologique du *master plan* et de ses dérives, largement explorées et analysées à l'intérieur et à l'extérieur de la discipline, il existe une architecture et une conception spécifiques qui se mesure aux enjeux de la forme urbaine, (lesquelles sous-tendent la manière de lire la ville et le projet qui en résulte), et qui dépasse en même temps ses frontières en abordant les thèmes plus généraux du territoire et du contexte. Un regain d'attention vis-à-vis de la ville et du territoire en termes d'immersion totale - au point d'impliquer de nouveaux aspects sensoriels et espaces de créativité - implique la physicité des lieux et leur vie émotionnelle dans l'espace des relations matérielles et immatérielles.

Le Plan Humaniste Contemporain transforme l'acronyme froid, normalement référé à la sphère de la planification urbaine communale, en y ajoutant une quatrième dimension - la dimension temporelle - durant laquelle les habitants prennent conscience des espaces physiques où ils se déplacent, vivent, respirent, en essayant de produire des occasions de qualité et de découverte. Une logique de relations élargie à l'espace des mouvements, de la jouissance, du soin, de la qualité de vie, qui n'expulse pas la norme, mais l'utilise pour répondre à la question exprimée par Rodotà dans un de ses écrits sur le thème : « *le droit, la règle juridique, peut-il envahir les mondes vitaux, prendre possession de la vie nue, voire prétendre que le monde élude la vie* »³¹ ?

Ville et planification Il s'agit de deux termes à la fois doubles et réciproques, mais en même temps opposés. La littérature à leur sujet est infinie et a souvent un caractère abstrait et général, incluant les deux concepts dans un ordre de pensée qui aborde des questions cruciales et montrant une incapacité substantielle d'avoir une incidence sur la réalité des phénomènes.

Les villes vivent de mouvements autonomes et souterrains, bien qu'émergeant sous la croûte terrestre, au point de perdre le cœur vital qui distingue la condition urbaine de toute autre forme d'agrégation humaine : l'espace commun, collectif et connectif, qui donne corps aux relations.

A Caserte, nous avons eu l'occasion de travailler pendant plus de dix ans sur le thème de la ville à travers le Plan et la définition de l'espace public. Ce fut là une expérience unique car elle incluait la réflexion et la pratique urbaine, bien que l'état général de celle-ci - comme beaucoup de villes géographiquement voisines - se révèle foncièrement impuissant pour influer sur les processus réels et ainsi promouvoir la qualité de vie et la confiance dans le changement. A cette occasion, nous avons pu développer le concept de Plan d'urbanisme en tant que Plan humaniste.

RIUMANIZZARE E CIVILIZZARE L'URBANO

sabato 12 ottobre 2013

10.30 - "Clausura" dall'edificio alla città

Saluti Istituzionali, Andrea Barducci, Presidente della Provincia di Firenze

Introduzione agli obiettivi del Convegno:

Lucien Kroll, Bruxelles, Massimo Pica Ciamarra, Napoli.

Wittfrida Mitterer, Prof. Univ. Innsbruck, Luigi Olivieri, Dir. Gen. Prov. Firenze.

Incontro in gruppi di lavoro tra i relatori e i riferimenti scientifici a porte chiuse per la discussione del documento strategico "Rumanizzare e civilizzare l'urbano", la "Carta Medicea"

14.30 - Conferenza aperta al pubblico

Saluti Istituzionali, Anna Marson, Ass. Urbanistica Reg. Toscana, Matteo Renzi, Sindaco di Firenze

Sostenibilità urbana: l'architettura quotidiana, Andreas Feldtkeller, Tübingen (D)

Nuovi stili di vita amichevoli, Peter Blundell Jones, Sheffield (GB)

Green building e la DGNB, Manfred Hegger, Darmstadt (D)

16.30 - Presentazione del documento strategico "Rumanizzare e civilizzare l'urbano"

moderano: Wittfrida Mitterer, Presidente Fondazione Italiana Bioarchitettura, Giannozzo Pucci, editorialista "The Ecologist", Firenze

domenica 13 ottobre 2013

9.30 - Prolusione

Tutto è relazione, Fritjof Capra, Berkeley (USA)

10.30 - Conferenza

Umanizzare l'architettura, Lucien Kroll, Bruxelles (B)

Esempi di partecipazione, Patrick Bouchain, Marsiglia (F)

Alta qualità ambientale nelle banlieue, Pierre Lefèvre, Parigi (F)

Costruzioni simple-tech e low cast, Julius Natterer, Losanna (CH)

L'autocostruzione: vitalità terrestre, Ronald Rovers, Eindhoven (NL)

Smart home, Tsutomu Shigemura, Keiko Arimura, Kobe (JAP)

Il nuovo social housing, Christian Schaller, Colonia (D)

14.30 Paesaggio liquido, la natura dell'acqua, Herbert Dreiseitl, Oberlingen (D)

Le pietre e i popoli, Tomaso Montanari, Firenze (I)

Ecoquartier fioriscono in Bretagna, Bernard Menguy, Bretagne (F)

Estetica e sostenibilità, Rob Krier, Lussemburgo (L)

Il futuro prossimo e remoto, Domenico De Masi, Roma (I)

Ricivizzare l'urbano, Massimo Pica Ciamarra, Napoli (I)

17.00 - L'impegno delle istituzioni - Tavola rotonda sui canali RAI

Andrea Orlando, Ministro dell'Ambiente, Erasmo D'Angelis, Sottosegretario di Stato al Ministero delle Infrastrutture e Trasporti, Ermelio Realacci, Presidente Commissione Ambiente Camera dei Deputati, Adriano Zaccagnini, Vice presidente Commissione Agricoltura della Camera, Andrea

Barducci, Presidente Provincia Firenze, Luigi Di Maio, Vicepresidente Camera dei Deputati, Antonio Agostini, Segretario Generale Ministero Ambiente, Gilberto Dialuce, Direttore Generale

Ministero Attività Economiche, Paolo Buzzetti, Presidente ANCE, Anna Marson, Assessore all'Urbanistica Regione Toscana, e tutti i protagonisti dell'evento

moderano: Ennio Chiodi, Giornalista, Alberto Di Cintio, Delegato Toscana Fondazione Italiana Bioarchitettura, Giovani Battista de' Medici, ecologista e geologo, Firenze

CONVENTION INTERNAZIONALE

Palazzo Medici-Riccardi, Firenze, via Cavour 1

PROVINCIA DI FIRENZE
e
FONDAZIONE ITALIANA
PER LA BIOARCHITETTURA®
E L'ANTROPIZZAZIONE SOSTENIBILE
DELL'AMBIENTE



Le paradoxe toponomastique

Tout part de loin: la ville de Caserte (*casa erta*, en référence à sa position élevée) porte en elle le paradoxe de son nom. Le noyau originel, Casertavecchia, se dresse au nord-est et, avec une chaîne d'autres noyaux mineurs disposés le long des contreforts des monts Tifatini, comme en un chapelet, il longe la plaine du nord au nord-est. Le processus d'urbanisation du territoire de Caserte, en dépit du toponyme, se déroule avec le contrôle et l'occupation de la plaine agricole.

Les Romains marquent le territoire avec le tracé de la *centuriatio* qui répondait au processus de militarisation de l'espace ouvert et fertile de la plaine de Campanie. Le plan retrouve certes ses traces avec des arbres visibles de loin, mais il ne faut pas oublier que ce signe répond à un désir de contrôle du territoire et de pouvoir sur l'espace naturel ainsi maîtrisé et géométrisé, à savoir l'espace plat, et non pas l'espace escarpé, fier et complexe et, par là même, difficile à atteindre et plier.

Puis la ville se développe sur une surface plane, en direction de Naples, dans ce que l'on appellera plus tard « Terre de labour » d'après la « Terra leboriae » habitée par les peuples antiques Leborini ou - selon les historiens - par la faune dominante (*lepus-leporem*). La référence au caractère industriel (*labor*) appartient à l'imaginaire que les linguistes et les historiens ont aussi en partie reconnu : l'image d'une terre laborieuse qui, à partir de l'expérience du passé, acquiert richesse et fertilité (*Campania felix*), tel un hommage fait à sa propre humanitas.

Humanitas operosa

Avec les travaux de bonification des canaux Regi Lagni et ensuite avec la transformation du territoire qui a eu lieu avec Charles de Bourbon, la grandiose conception territoriale du XVIII^e siècle trouve son apothéose, suivie de la construction du Palais Royal de Caserte avec le Parc, du système des aqueducs, de San Leucio et Vaccheria. L'objectif était de doter l'État du Sud d'un centre moderne à la hauteur de Versailles, au moins en partie affranchi du conditionnement de la métropole napolitaine.

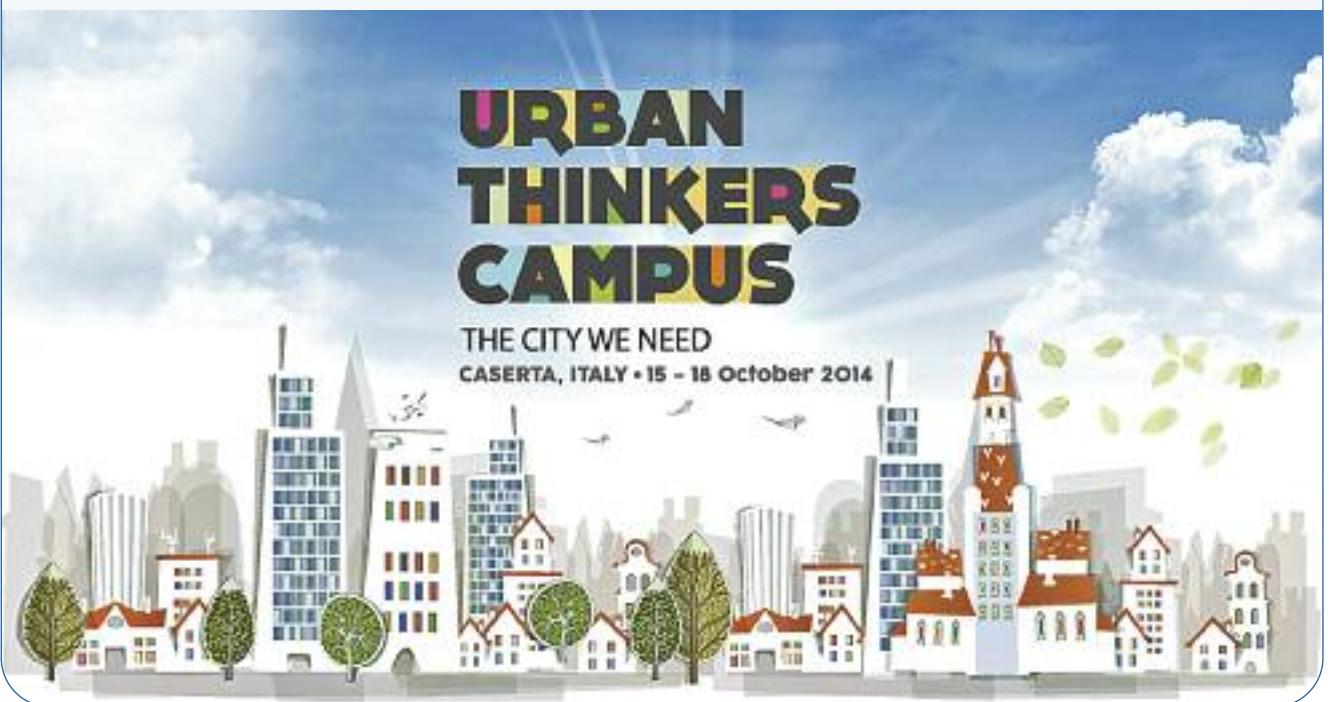
Cette vision grandiose trouve son couronnement en 1789 avec la réalisation de la manufacture royale de San Leucio, conçue comme un instrument de renaissance économique de tout le Mezzogiorno.

Avec l'introduction de technologies et de machines modernes pour la fabrication de la soie, à San Leucio s'établit une communauté réglementée et protégée par des statuts spécifiques qui encouragent sa responsabilisation afin d'encourager la qualité et la quantité du travail et, partant, la production elle-même. San Leucio naît donc comme un modèle communautaire expérimental et avant-gardiste avec des mécanismes avancés de garantie de la retraite et de protection sociale : une véritable filière de production qui, partant de la culture du ver à soie, arriva à tisser des brocarts de la plus exquise qualité et facture.

UN-Habitat / United Nations Human Settlements Programme
Caserta - Belvedere di San Leucio, nell'ambito del Forum Universale delle Culture

Quattro giorni di seminari, confronti, workshop e approfondimenti sul futuro delle città in vista di "Habitat III", terza Conferenza mondiale delle Nazioni Unite sull'Abitazione e lo Sviluppo Urbano Sostenibile, nel 2016 a Quito, (Ecuador). Durante l'"Urban Thinkers Campus" è stato presentato un modello di sviluppo che comprende la città e l'area vasta, dai Regi Lagni sino all'Acquedotto Carolino. Joan Clos -dal 2010 al 2017 direttore esecutivo di UN-Habitat e Sottosegretario Generale delle Nazioni Unite- ha discusso di Caserta -territorio ricco di monumenti registrati dall'UNESCO nel Mondiale Patrimonio dell'Umanità- come modello urbano sperimentale per lo sviluppo e il miglioramento delle città storiche di tutto il mondo.

Nella tavola rotonda "*Caserta - The city we need*" -sulle prospettive di sviluppo sostenibile della città che con la Reggia ed il patrimonio anche in aree limitrofe conserva ampie memorie dei luoghi- le linee guida del Piano Urbanistico Comunale sono state valutate con attenzione ed interesse: "esempio da analizzare scientificamente e laboratorio di idee da sperimentare anche altrove".



Au-delà Au-delà du Palais royal de Caserte, au-delà de l'ancien projet visionnaire des Bourbons, il y a aujourd'hui un territoire qui souffre, une ville en quête d'identité mais incapable de devenir vraie et de s'affranchir du patrimoine culturel de son passé : dans le Palais, la métaphore d'une ville moderne et identitaire. C'est là que s'est arrêtée l'idée démocratique - rationnelle - de la société, et donc de l'édifice qui génère les structures territoriales. Mais le territoire a aussi généré une humanité laborieuse et de qualité : acteurs, réalisateurs, musiciens, écrivains occupent la scène culturelle contemporaine, mais restent en dehors du territoire d'origine, en l'utilisant tout au plus comme décor.

Il n'est que de penser à Toni Servillo qui - dans l'une des dernières scènes de « *Lascia perdere, Johnny* », film inspiré de la vie du guitariste Fausto Mesolella - assis sur un banc devant la gare, répète jusqu'à l'obsession que ce Palais Royal, il faudrait vraiment le déplacer ! Un sentiment paradoxal mais nourri d'un sens commun : la noblesse du monument est la faute originelle.

Projet "humaniste" contemporain

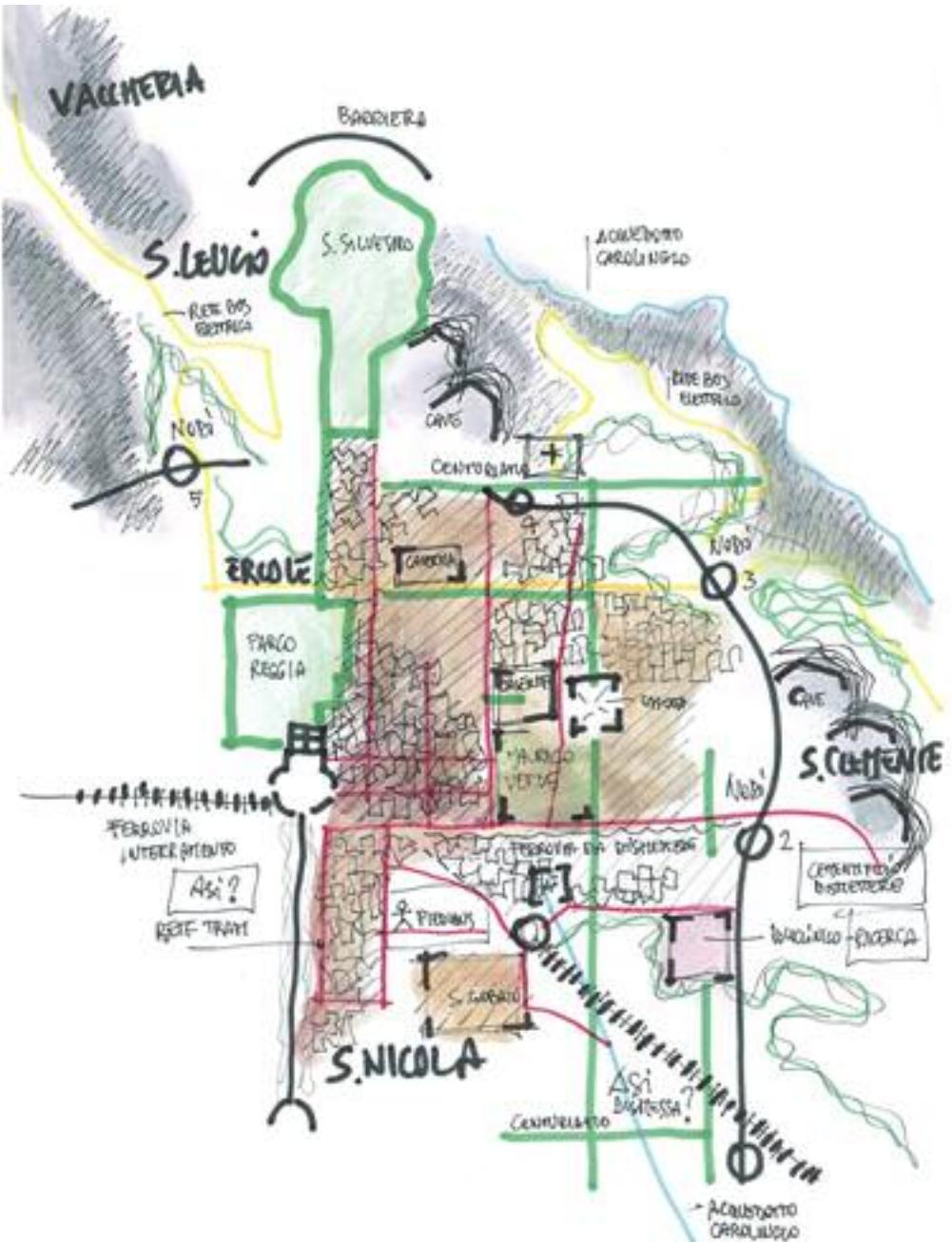
La richesse des lieux et des espaces publics - existants et à reconfigurer, diffus et à distribuer largement en tant que porteurs de qualité urbaine - sont des opportunités extraordinaires pour rendre possible le projet « humaniste » de Caserte. Le nouveau Plan part de la conception du territoire et se concrétise par l'identification de nœuds de différentes échelles, en proposant des réseaux de lieux/espaces de densification sociale et des réseaux de mobilité durable.

Des réponses imbriquées et intégrées avec le besoin humaniste qui du Projet s'étend au besoin de la communauté entière et utilise les différentes échelles que ce projet est capable d'activer.

L'échelle urbaine est traversée par un réseau de centralités existantes et potentielles, en tant que points de densification sociale : là, s'agrègent des espaces et des fonctions qui qualifient la socialité et le vivre ensemble dans la ville.

L'échelle territoriale -interprétée à travers des fonctions d'agrégation thématique se référant à trois macro-fractions - est innervée par le système de mobilité alternative dont les nœuds - « portes urbaines équipées » - correspondent à six échangeurs routiers (quatre échangeurs de la voie express qui sépare et coupe la ville sur les pentes du Tifatini et deux stations ferroviaires). Ces nœuds sont les points d'arrivée et de départ d'un réseau alternatif de mobilité qui traverse le centre-ville (orange) et les hameaux (jaune), permettant ainsi l'échange entre les modes de transport alternatifs et traditionnels sur rail et sur route.

Ce système ramifié permettra de réduire fortement les émissions de CO₂ en ville grâce à la mise en place d'un service public à « faible consommation » et à la réalisation de « la ville de 5 minutes » qui desservira tout le territoire communal, celui de la plaine jusqu'aux villages de coteaux disposés en couronne du nord-est au nord-ouest.



il nuovo P.U.C. - Progetto “Umanistico” Contemporaneo

Du Plan d'urbanisme au Plan humaniste

Quelles possibilités d'avenir pour la ville et le territoire de Caserte peut promouvoir un Plan d'Urbanisme ?

Aujourd'hui, le Plan doit être considéré comme le début d'un parcours vertueux qui place l'espace commun (IN) - l'espace de relations - au centre du discours sur la ville, en faisant ressortir les valeurs du territoire qui coïncident avec celles communes au « sud » du monde.

Tout d'abord, la valeur du **réseau**, au sens large de modèle de connaissance ramifiée, qui s'enrichit aussi bien de la relation entre les individus qu'en tant qu'accélérateur de connaissances.

La seconde, celle de l'**accueil**, cruciale en ce moment historique, représente le terreau fertile pour la connaissance et la rencontre des diversités. Pour être contemporaine, une société ne peut se fermer, mais doit s'ouvrir et rendre ses espaces accessibles à tous, sans limite d'âge, de condition physique ou sociale ou d'origine. L'espace commun connectif est ouvert et sans frontières.

Les espaces vides urbains se prêtent donc au **partage** des valeurs dont ils sont porteurs : soin, beauté, créativité, innovation qui s'inscrivent dans un sentiment commun et collectif.

De la sorte, on encourage la **densification** des relations, des opportunités, du dialogue, de la confrontation active entre les diversités qui apportent une richesse d'opportunités, d'échanges et de croissance mutuelle.

La **densité** est un thème auquel il faut associer celui du **vide**, non pas comme son contraire mais comme un complément nécessaire. Un territoire regorgeant de qualités et de ressources potentielles exige que le changement s'opère précisément dans les zones fragiles, celles considérées comme prioritaires pour les processus de transformation. 53

Densifier, c'est concentrer la quantité et la qualité, les activités, les espaces de vie, les opportunités de partage, les opportunités et les services.

La densification amène à vivre la ville en harmonie avec la rareté des ressources, avec les besoins dictés par les économies d'énergie, la réutilisation et le recyclage : c'est là un changement qui investit l'espace physique mais aussi les comportements et les habitudes.

Pour finir, la valeur de la **bonté**, primordiale pour encourager les modes d'interaction humaine, se greffe dans l'usage commun de l'espace pour permettre la création d'une ville « amie » qui oppose aux obstacles, aux barrières, aux frontières que l'urbanisme a produites jusqu'ici, une nouvelle qualité de vie qui trouve dans l'espace public - collectif et pluriel - son lieu de réalisation exemplaire.

Patrizia Bottaro

PUC - PIANO UMANISTICO CONTEMPORANEO / CONTEMPORARY HUMANISTIC PLAN

Beyond the sociological approach to planning and its derivatives, widely explored and retraced within and without the discipline, there is an aspect of architecture and design that must be measured with the matters of urban form - underpinning the way of reading the city and the project that is born from this reading. At the same time it crosses these boundaries to interact with the broader themes of territory and context. A renewed attention to the city and the territory in terms of total immersion - to the point of involving new sensory aspects and spaces of creativity - involves the physicality of places and their emotional life in material and immaterial relations.

The Piano Umanistico Contemporaneo (Contemporary Humanistic Plan) transforms the cold acronym* which usually refers to the sphere of municipal urban planning, adding a fourth dimension - that of time - in which the inhabitants acquire an awareness of the physical space in which they move, live, breathe, attempting to create moments of quality and discovery. This is mindset of relationships extended to include the space of movements, enjoyment, care, quality of life, which does not expel the norm by itself, but uses it to answer the question expressed by Rodotà in one of his writings on the subject : "Can law and legislative regulation invade the vital world, seize raw life and indeed demand that the world must escape life?"³¹

* PUC is the acronym for Municipal Urban Planning in the planning regulations in the Campania region.

Planning and the City These are parallel and reciprocal terms which, at the same time, are opposed. The literature on them is now extinct and often has a generic, abstract quality, including both concepts in a system of thought which is incapable of truly tackling crucial questions and impacting reality.

Cities thrive on autonomous, underground movements, even if they emerge from below the surface until they lose the vital heart that distinguishes the urban condition from any other form of human aggregation: the common, collective and connective space, the one that gives substance to the relationships.

PUC - PIANO UMANISTICO CONTEMPORANEO

Oltre l'approccio sociologico al planning e sue derive, ampiamente esplorate e ripercorse dentro e fuori la disciplina, esiste uno specifico architettonico e progettuale che si misura con le questioni della forma urbana, sottese al modo di leggere la città e al conseguente progetto, che al tempo stesso ne supera i confini confrontandosi con i più ampi temi del territorio e del contesto. Una rinnovata attenzione alla città e al territorio in termini di immersione totale -fino a interessare aspetti sensoriali e spazi di creatività inediti- coinvolge la fisicità dei luoghi e la loro vita emotiva nello spazio delle relazioni materiali e immateriali.

Il Piano Umanistico Contemporaneo trasforma il freddo acronimo*, normalmente riferito alla sfera della pianificazione urbanistica comunale, aggiungendo una quarta dimensione -quella temporale- durante la quale gli abitanti assumono consapevolezza degli spazi fisici dove si muovono, vivono, respirano, cercando di produrre occasioni di qualità e scoperta. Una logica delle relazioni estesa fino a comprendere lo spazio dei movimenti, della fruizione, della cura, della qualità della vita, che non espelle da sé la norma, bensì la usa per rispondere all'interrogativo espresso da Rodotà in uno dei suoi scritti sul tema: "può il diritto, la regola giuridica, invadere i mondi vitali, impadronirsi della nuda vita, pretendere anzi che il mondo debba evadere la vita?"³¹

* PUC is the acronym for Municipal Urban Planning in the planning regulations in the Campania region.

Città e pianificazione Sono termini duali e reciproci ma nello stesso tempo opposti. La letteratura che li riguarda è sterminata e spesso ha carattere astratto, generico, include entrambi i concetti in un ordine di pensiero che affronta argomenti cruciali dimostrando una sostanziale incapacità ad incidere nella realtà dei fenomeni.

Le città vivono di movimenti autonomi, sotterranei seppur emergenti al di sotto della crosta superficiale fino a far perdere il cuore vitale che contraddistingue la condizione urbana da qualsiasi altra forma di aggregazione umana: lo spazio comune, collettivo e connettivo, quello che dà sostanza alle relazioni.

In Caserta we had the opportunity to work for over a decade on the theme of the city through the Plan and the definition of public space. The experience was unique as it included both reflection on and practice of urban planning, although the general conditions of Caserta - as happens for many geographically similar cities - generate a lack of potency to affect real processes and therefore promote quality of life and trust in change.

It was in this occasion that we had the opportunity to develop the concept of the Urban Plan as a Humanistic Plan.

The Paradox of Toponymy

This story begins far in the past: Caserta (casa erta - house on a height) brings with it the paradox of its name. The original nucleus (Casertavecchia) is perched to the north-east and, with a chain of other minor nuclei arranged along the Tifatini hills, like a string of beads, it runs along the plain from north to north-east. The urbanization process of the Caserta area, despite the toponym, is made up with the control and occupation of the agricultural plain. Evidence of Roman history mark the territory through the traces of the centuriation that optimizes the open and fertile space of the Campanian plain. While the plain reclaims these traces with trees visible at a distance, we must not forget that the sign corresponds to the desire to control the territory and dominate the tamed and geometrized natural space of the plateau, and not the proud and complex peaks - difficult to reach and to mould.

So the city spread across the flatlands, towards Naples, in what would come to be called *terra di lavoro* (land of labour) from "*Terra leboriae*" inhabited by the Leborini, or according to historians by the dominant fauna (*lepus-leporem*). The reference to industriousness (labor) belongs to the collective imagination as linguists and historians have partially recognized: the image of an industrious land that from the past acquires wealth and fertility (*Campania felix*) as a tribute to its own *humanitas*.

A Caserta abbiamo avuto l'occasione di lavorare per oltre un decennio al tema città attraverso il Piano e la definizione dello spazio pubblico. Si tratta di un'esperienza unica in quanto comprensiva di riflessione e pratica urbanistica, sebbene la condizione generale di questa -come molte città geograficamente affini- generi una sostanziale impotenza a incidere nei processi reali e quindi promuovere qualità della vita e fiducia nel cambiamento.

In questa occasione abbiamo avuto modo di mettere a punto il concetto di Piano Urbanistico come Piano Umanistico.

Il paradosso toponomastico

Tutto parte da lontano: Caserta (casa erta) porta con sé il paradosso del nome. L'originario nucleo -Casertavecchia- è arroccato a nord est e, con una catena di altri nuclei minori disposti lungo i margini pedecolinari dei Tifatini, come in un rosario, costeggia la pianura da nord a nord-est. Il processo di urbanizzazione del territorio casertano, a dispetto del toponimo, avviene con il controllo e l'occupazione della piana agricola.

I romani segnano il territorio attraverso il tracciato della centuriatio che rispondeva al processo di militarizzazione dello spazio aperto e fertile della piana campana. Il piano ne recupera se le tracce con alberature visibili a distanza, ma non va dimenticato che quel segno risponde ad una volontà di controllo del territorio e di potere sullo spazio naturale così domato e geometrizzato, quello piano, e non quello erto, fiero e complesso, pertanto difficile da raggiungere e piegare.

Quindi la città si sviluppa in piano, verso Napoli, in quella che sarà poi chiamata "*Terra di lavoro*" da "*Terra leboriae*" abitata dai Leborini oppure -secondo gli storici- dalla fauna dominante (*lepus-leporem*). Il riferimento all'operosità (labor) appartiene all'immaginario che anche linguisti e storici hanno in parte riconosciuto: l'immagine di una terra operosa che dal passato acquisti ricchezza e feracità (*Campania felix*) come tributo alla sua stessa *humanitas*.

Humanitas operosa With the reclamation works of the Regi Lagni canals and the transformation of the territory that took place with Carlo di Borbone, the grandiose eighteenth-century territorial design was complete. The construction of the Royal Palace of Caserta and its gardens followed, along with a system of aqueducts, and San Leucio and Vaccheria. The objective was to provide the Southern State with a modern centre like Versailles, at least partly free from the Neapolitan metropolis. This lavish vision was completed with the establishment - in 1789 - of the royal factory of San Leucio, intended as a tool for the economic revival of Southern Italy.

With the introduction of modern technology and machinery for silk manufacturing, a community was established in San Leucio, regulated and protected by a specific statute which promoted its empowerment in order to incentivize the quality and quantity of the work, to increase production. San Leucio was therefore born as an experimental and avant-garde community model with advanced pension and welfare scheme: a real production chain ranging from the cultivation of silkworms to brocades of the highest quality and workmanship.

Beyond.. Beyond the Royal Palace, beyond the ancient visionary Bourbon project, today there is a pained territory, a city in search of identity but essentially incapable of making it a reality and of freeing itself from the cultural heritage of its past: the Palace is a metaphor of a modern city and identity. That is where the democratic (enlightenment) notion of society came to a halt and there too the building ceased to be a generator of territorial assets. But the area has also generated an industrious citizenship: actors, directors, musicians, writers occupy the contemporary cultural scene, but remaining outside the territory of origin, at most using it as a scenario.

Toni Servillo, for example - in one of the final scenes of "Lascia perdere Johnny", a film inspired by the life of Fausto Mesolella - sitting on a bench in front of the station he obsessively repeats that this Palace should be moved! Perhaps a paradoxical sentiment, but fuelled by a shared sense: the nobility of the monument is the original fault.

Humanitas operosa Con le opere di bonifica dei Regi Lagni e quindi con la trasformazione del territorio avvenuta con Carlo di Borbone si compie il grandioso disegno territoriale settecentesco, quindi la realizzazione della Reggia di Caserta con il Parco, il sistema degli acquedotti, San Leucio e Vaccheria. L'obiettivo era quello di dotare lo Stato Meridionale di un centro moderno al pari di Versailles, svincolato almeno in parte dal condizionamento della metropoli partenopea. Questa grandiosa visione trova compiutezza nella realizzazione -nel 1789- della manifattura reale di San Leucio pensato come strumento per la rinascita economica dell'intero mezzogiorno.

Con l'introduzione di tecnologie e macchinari moderni per la manifattura serica si costituisce a San Leucio una comunità regolata e tutelata da specifico statuto che ne promuove la responsabilizzazione al fine di incentivare la qualità e la quantità del lavoro e quindi della produzione stessa. San Leucio nasce quindi come modello comunitario sperimentale e di avanguardia con meccanismi di tutela pensionistica e assistenziale avanzati: una vera e propria filiera produttiva che dalla coltivazione del baco da seta giungeva a tessere broccati di altissima qualità e fattura.

Oltre Oltre la Reggia, oltre l'antico visionario progetto borbonico, c'è oggi un territorio dolente, una città in cerca di identità ma sostanzialmente incapace di inverare e poi affrancarsi dall'eredità culturale del suo passato: nel Palazzo la metafora di una città moderna e identitaria. E' proprio lì che si è fermata l'idea democratica -illuminista- di società e quindi dell'edificio- generatore di assetti territoriali. Ma il territorio ha anche generato una umanità operosa e di qualità: attori, registi, musicisti, scrittori occupano la scena culturale contemporanea, ma restano fuori dal territorio di origine, al più utilizzandolo come scenario. Si pensi a Toni Servillo -in una delle scene finali di "Lascia perdere Johnny", film ispirato alla vita di Fausto Mesolella- seduto su una panchina davanti alla stazione ripete ossessivamente che bisognerebbe proprio spostarla questa Reggia! Sentimento paradossale ma alimentato da un senso condiviso: la nobiltà del monumento è la colpa originaria.

Progetto "Umanistico" Contemporaneo - The Contemporary Humanistic Project

The wealth of places and public spaces (pre-existing and in need of reconfiguration) to be widely distributed as bearers of urban quality - are extraordinary opportunities to make the "humanistic" project for Caserta possible. The new Plan starts from the design of the area and takes the form of identifying hubs of various sizes, proposing networks of places / spaces for social densification and sustainable mobility networks.

These are answers which make up the "humanistic" need that the Project seeks to respond to, extending to the needs of the whole community

The **urban scale** is traversed by a network of existing and potential centralities, as points of social densification: where spaces and functions that qualify sociality and being together in the city are aggregated.

The **territorial scale** - interpreted by aggregating thematic functions for three macro fractions - is galvanized by the alternative mobility system whose nodes - "equipped urban gates" - correspond to six transport intersections (four junctions of the high-speed road that divides the city between the plateau and the slopes of the Tifatini, and two railway stations). These hubs are points of arrival and departure of an alternative mobility network that crosses the city centre (orange) and the districts (yellow) allowing the exchange between alternative and traditional modes of transport by rail and by road.

This capillary system will make it possible to strongly reduce the emission of CO2 in the city by implementing a "low consumption" transport system and making "the city of 5 minutes" a reality that will serve the entire municipal area, from the lowlands up to the hill villages arranged in a crown from north-east to north-west.

Progetto "Umanistico" Contemporaneo

La ricchezza di luoghi e spazi pubblici -esistenti e da riconfigurare, diffusi e da distribuire capillarmente come portatori di qualità urbana- sono occasioni straordinarie per rendere possibile il progetto "umanistico" per Caserta. Il nuovo Piano parte dal disegno del territorio e si concretizza nell'individuazione di nodi di scala diversa proponendo reti di luoghi/spazi di densificazione sociale e reti di mobilità sostenibile.

Risposte intrecciate e integrate al bisogno umanistico che dal Progetto si estende al bisogno di tutta la collettività e utilizza le diverse scale che quel progetto è in grado di attivare.

La scala urbana è attraversata da una rete di centralità esistenti e potenziali, come punti di densificazione sociale: dove si aggregano addensandosi spazi e funzioni che qualificano la socialità e lo stare insieme in città.

La scala territoriale -interpretata attraverso funzioni tematiche aggreganti riferite a tre macro frazioni- è innervata dal sistema di mobilità alternativa i cui nodi -"porte urbane attrezzate"- corrispondono a sei snodi di viabilità (quattro svincoli della strada di scorrimento veloce che separa e taglia la città in piano alle pendici dei Tifatini e due stazioni ferroviarie). Questi nodi sono punti di arrivo e partenza di una rete di mobilità alternativa che attraversa il centro cittadino (arancione) e le frazioni (gialla) consentendo lo scambio tra le modalità di trasporto alternativo e tradizionali su ferro e su gomma.

Questo sistema capillare consentirà di ridurre fortemente l'emissione di CO2 in città attuando un servizio pubblico a "basso consumo" e realizzando "la città dei 5 minuti" che servirà l'intero territorio comunale, quello di pianura fino a salire verso le frazioni collinari disposte a corona da nord-est a nord- ovest.

From the Urban Plan to the Humanistic Plan

What future possibilities for the city and surrounding area of Caserta can an Urban Plan create?

The Plan today must be considered as the beginning of a virtuous path that restores the shared nature of space - the space of relationship - at the centre of the discourse on the city, emphasizing the values typical of the area, which coincide with those common to the "south" of the world.

Firstly, the value of **networks**, in the extended sense of a branched model of knowledge, which is enriched both by the relationship between individuals and as an accelerator of knowledge.

Secondly, the value of **welcoming**, crucial in this historical moment, embodies the fertile field for knowledge and for the encounter of diversity. A society, if it is to be contemporary, cannot close itself in, but must open itself and make its spaces accessible to all without limits of age, origin, or physical and social conditions. A shared space that connects must be open and without barriers.

The urban fabric** lends itself to the sharing of the values which it bears: care, beauty, creativity, innovation - which become part of a shared feeling.

In this way we favour the **densification** of relationships, opportunities, dialogue, active confrontation between diversity that brings wealth of opportunities, of exchange and mutual growth. **Density** is a theme associated with that of **emptiness**, not as its opposite but as a necessary complement. A territory full of potential and resourceful qualities requires that change take place starting from the weak areas, those considered as priorities for the transformation processes. Densifying means concentrating quantity and quality, activities, living spaces, sharing opportunities, opportunities and services. Densifying pushes towards a way of experiencing the city in line with the scarcity of resources, with the needs dictated by energy saving, re-use and recycling: a change that involves physical spaces but also behaviour, habits.

Finally, I propose that the value of **kindness** - fundamental to support human interaction methods, be grafted onto the common use of spaces so as to make it possible to create a "friendly" city that opposes the obstacles, barriers and borders urban planning to date has produced; a new quality of life found in the public space - collective and plural - would be its exemplary realization.

** The system of urban spaces (streets and squares) that allow for physical connections, and in a sense social and human connections

Dal Piano Urbanistico al Piano Umanistico

Quali possibilità di futuro per la città e il territorio casertano può promuovere un Piano Urbanistico?

Il Piano oggi deve essere considerato come l'inizio di un percorso virtuoso che rimette lo spazio (IN) comune -lo spazio di relazione- al centro del discorso sulla città, dando rilievo ai valori propri del territorio che coincidono con quelli comuni ai "sud" del mondo.

Primo tra tutti il valore della **rete**, nel senso esteso di modello di conoscenza ramificata, che si arricchisce sia della relazione tra individui sia in quanto acceleratore di conoscenza.

Il secondo, quello dell'**accoglienza**, cruciale in questo momento storico, rappresenta il campo fertile per la conoscenza e per l'incontro delle diversità. Una società per essere contemporanea non può chiudersi ma deve aprirsi e rendere i propri spazi fruibili e accessibili a tutti senza limiti di età, condizione fisica e sociale, provenienza. Lo spazio comune che connette è aperto e senza confini.

Il connettivo urbano si presta quindi alla **condivisione** dei valori di cui si fa portatore: la cura, la bellezza, la creatività, l'innovazione che diventano parte di un sentire comune e collettivo.

In questo modo si favorisce la **densificazione** dei rapporti, delle occasioni, del dialogo, del confronto attivo tra diversità che porta ricchezza di opportunità, di scambio e crescita reciproca. **Densità** è un tema cui va associato quello del **vuoto**, non in quanto suo opposto ma come necessario complemento. Un territorio denso di qualità potenziali e risorse necessita che il cambiamento avvenga proprio a partire dalle aree cedevoli, quelle considerate prioritarie per i processi di trasformazione. Densificare significa concentrare quantità e qualità, attività, spazi di vita, condividere occasioni, opportunità e servizi. Densificare spinge verso un modo di vivere la città in linea con la scarsità di risorse, con le necessità dettate dal risparmio energetico, dal riuso e dal riciclo: un cambiamento che investe gli spazi fisici ma anche i comportamenti, le abitudini.

Infine il valore della **gentilezza**, primario per favorire modalità di interazione umana, innestata nell'uso comune degli spazi così da rendere possibile la realizzazione di una città "amica" che opponga agli ostacoli, alle barriere, ai confini che l'urbanistica fino ad oggi ha prodotto, una nuova qualità di vita che trovi nello spazio pubblico -collettivo e plurale- il suo luogo di realizzazione esemplare.

** The system of urban spaces (streets and squares) that allow for physical connections, and in a sense social and human connections



- ¹ Johann Wolfgang von Goethe, Voyage en Italie; la première définition est dans les Conversations avec Goethe par Johann-Peter Eckermann
- ² la première c'est la conclusion de Profezia dell'Architettura, conférence par Eduardo Persico, Torino 21.01.1935;
- ³ l'autre dans Le Corbusier, Vers une architecture, Paris, 1923
- ⁴ Josè Ortega y Gasset, La révolte des masses (1929)
- ⁵ Alberto Terminio, Les racines du CB - La contribution du Team X : l'habitat comme système relationnel, « Le Carré Bleu » n°1/2019, et « Le Team X dans les années de sa formation », « La Collection du CB » n°9/2019; www.lecarrebleu.eu
- ⁶ Richard Neutra, 1954
- ⁷ Jared Diamond, Effondrement : Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie, Gallimard 2006
- ⁸ www.lecarrebleu.eu, dans l'occasion des 50 années de la revue
- ⁹ Ruwen Ogien, L'influence de l'odeur des croissants chauds sur la bonté humaine et autres questions de philosophie morale expérimentale, Paris, Grasset, 2011
- ¹⁰ Lettre Encyclique « Laudato si » du pape François, 24.05.2015 w2.vatican.va/content/francesco/it/encyclicals/documents/papa-francesco_20150524_encyclica-laudato-si.html
- ¹¹ Johan Norberg, Progress, Ten Reasons to Look Forward to the Future, OneWorld Publications, 2017
- ¹² Massimo Pica Ciamarra, Civiliser l'Urbain, LCB 2018, pp.202 (www.lecarrebleu.eu - « La Collection », n°8)
- ¹³ voir les vidéos :
I - www.fondazionemediterraneo.org/index.php/la-maison-de-la-paix/eventi-principali/3/13750-tavola-rotonda-civilizzare-l-urbano-precondizione-della-legalita.
II - www.fondazionemediterraneo.org/index.php/la-maison-de-la-paix/eventi-principali/3/13946-tavola-rotonda-civilizzare-l-urbano-dal-pil-al-bes-mappare-la-qualita-della-vita.
III - www.fondazionemediterraneo.org/index.php/iniziative-e-attivita-anno-per-anno/2018/14273-conferenza-internazionale-orbitecture-e-la-citta-cislunare
- ¹⁴ "Le Carré Bleu", n°0/2006
- ¹⁵ conférence SAIE Bologna, 18.10.2002 (Massimo Pica Ciamarra, Etimo, costruire secondo principi, Liguori 2004, pp. 87-101)
- ¹⁶ Civiliser l'Urbain, pp. 19-26 et page 180
- ¹⁷ Risoluzione del Consiglio d'Europa sulla qualità architettonica dell'ambiente urbano e rurale, GUC n°73 del 06.03.2001
- ¹⁸ Constitution de la République Italienne, Art.42
- ¹⁹ Civiliser l'Urbain, La Collection du CB, n°8/2018, page 142 ; Michel Tournier, Vendredi ou les Limbes du Pacifique, (1967)
- ²⁰ Civiliser l'Urbain, page 133
- ²¹ Civiliser l'Urbain, 8, page 47
- ²² dans MPC Fuori-dentro IN/Arch, il contributo ai problemi della città (A.I.Lima, Bruno Zevi e la sua utopia necessaria, Flaccovio, Palermo 2018) on parle de l'original programme du concours sur invitations pour la zone de Bagnoli (Champs Phlégréens) par Bruno Zevi
- ²³ Convention européenne du paysage, 24.10.2000
- ²⁴ "Le Carré Bleu", n°0/2006
- ²⁵ Meeting "Le Due Culture", 5-9 septembre 2018, Ariano Irpino, avec la participation du Président de la République italienne
- ²⁶ Jacob Burckhardt, lettre 26.04.1872 à Friedrich von Preen
- ²⁷ La Carta dello Spazio Pubblico, cfr. www.biennalespaziopubblico.it/wp-content/uploads/2016/12/Carta_spazio_pubblico.pdf
- ²⁸ Henri Lefebvre, Le Droit à la ville, Paris, Ed. du Seuil, Collection Points, 1968
- ²⁹ Massimo Pica Ciamarra, Integrare, Jaca Book 2010, page 135 et suivantes
- ³⁰ Jorge Cruz Pinto, "Le Carré Bleu", n°1/2010
- ³¹ tous les numéros du Carré Bleu, feuille internationale d'architecture ; et Civiliser l'Urbain, gratuitement sur www.lecarrebleu.eu
- ³² Stefano Rodotà, La vita e le regole, Feltrinelli 2006

p. 03 assertions synthétiques

"Qui e ora: un nuovo rinascimento culturale", prologo ad Arkeda - <Le torri del sapere>, Mostra d'Oltremare 30.11.2018

13 la ville idéale n'existe pas

novembre 2018

19 Civiliser l'urbain

da "Suolo urbano", in Ambiente Rischio Comunicazione, Terra/Aria n° 20/2018

35 potentialités du non-construit

"Spazio pubblico e comunità", Convegno "Lo spazio pubblico in prospettiva"; Ordine Architetti PPC, Avellino 18.12.2018

45 PUC - Plan Humaniste Contemporain

logica alla base del PUC di Caserta, dicembre 2018

images



couverture : F. Damiani, Interprétation du « principe de l'iceberg » d'Aulis Blomstedt

4ème de la couverture : Leonardo da Vinci, « l'uomo Vitruviano », 1490 ca., élaboration graphique

« Remodelage urbain à Mergellina et promenade le long de via Caracciolo », croquis 3

Andrea Pazienza, sans titre, 1982, technique mixte 12

« from urban Sprawl to Miniaturization », Le Carré Bleu n°4/2015 16

en bas à gauche : Alison e Peter Smithson, « Diagramme - Doorn Manifeste » 20

en haut à gauche : www.unilibro.it/libro/o-connor-joseph/cowboys-indians/9788806142964 22

illustration de Tullio Pericoli 26

en bas : Pieter Brugel il vecchio, « Children's game », 1560 28

Leo von Klenze, « The Acropolis at Athens », 1846

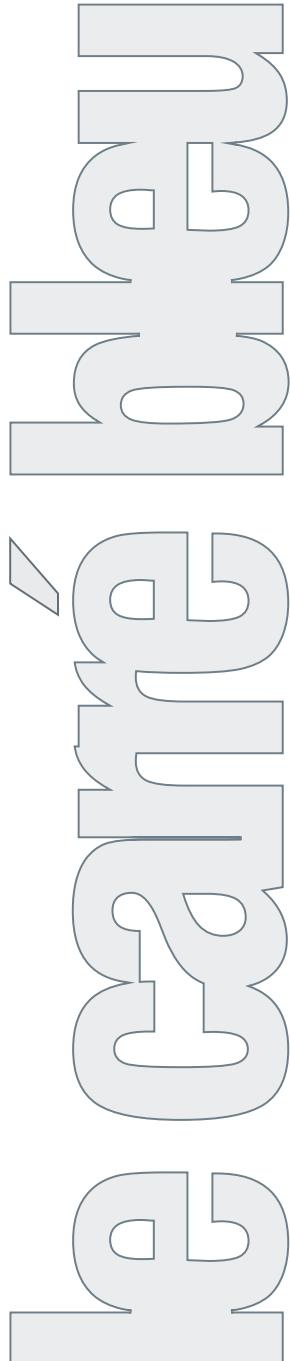
Caserta : le PUC et l'Université à Caserta 36

en bas : études pour le Rione Libertà à Benevent

en bas à droite : « Eloge du vide » Le Carré Bleu n°2/2010 40

Jean-Jacques Sempé, « Un léger décalage », Gallimard 1988 59

diapositives pour soutenir des conférences didactiques scientifiques, reproduites pour étude, recherche, expression créative à but non lucratif, d'autres images également avec des éléments pris sur Internet



www.lecarrebleu.eu

0 - 2006	Fragments / Symbiose
1 - 2007	Centres / Peripheries annexe Pays du nord , Pirjo and Matti Sanaksenaho architects
2 - 2007	Musicalité de l'œuvre plastique de Victor Vasarely annexe Liban - Bernard Khoury
3/4 - 2007	L'architecture au de la de la forme annexe Autriche - feld72
1/2 - 2008	Legami / Liason / Links annexe Espagne - MedioMundo
3 - 2008	50 ans - Mémoire et Avenir annexe Espagne - Flores & Prats / ITALIE - LabZero
4 - 2008	project de Déclaration des Devoirs des Hommes
1 - 2009	Utopie et Réalité - hommage à Paolo Soleri
2 - 2009	Sciences de la vie / Architecture
3/4 - 2009	projet de "Déclaration des Devoirs des Hommes" et construction de la ville contemporaine
1 - 2010	KO-CO2 - L'architecture après la « prise d'acte » de Copenhague
2 - 2010	Eloge du vide
3/4 - 2010	La formation à l'architecture durable
1 - 2011	Formation des architectes ? Alphabetisation de scitoyens pourquoi et comment qualifier la demande en projet
2 - 2011	L'Architecture est pour tout "op.cit."
3 - 2011	Sustainability sustains Architecture
1 - 2012	a partir des étincelles ou La cité soutenable dans 20 provocations
2 - 2012	Sur l'étagement des plans japonais
3 - 2012	Architecture au Japon après la "bulle" : limites et possibilités
4 - 2012	architecture ... un signe de paix
1 - 2013	Evolution de l'architecture organique, aux Etas Unis et en Europe
2 - 2013	Sense of Place : expression in modern Japanese architecture
3/4 - 2013	Ville et territoire
1 - 2014	Ré-Civiliser l'urbain
2 - 2014	"zweite Natur, die zu bürgerlichen Zwecken handelt"
3/4 - 2013	Utopies urbaines et marines - du rêve à la réalité
1 - 2015	Criteria for urban spaces
2 - 2015	L'habitat partcipatif
3 - 2015	City Layers - the cities of the future
4 - 2015	Arcosanti, un laboratoire urbain? Sprawl contre Miniaturisation
1 - 2016	Architecture et liberté, hommage à Giancarlo De Carlo
2 - 2016	Le Corbusier, le mystère du bidet et autres histoires
3 - 2016	Vers un nouveau cycle en architecture
4 - 2016	À propos de Yona Friedman
1 - 2017	Shadrach Woods, entre Synthèse des Arts Majeurs et non art
2/3 - 2017	Urbatecture / OrbiTecture
4 - 2017	Towards the city of dialogs
1/2 - 2018	Au-delà de l'architecture : utopie
3 - 2018	Conditions préalables l'harmonie
4 - 2018	Habitat and inhabitA@tion - Balkrishna Doshi
1 - 2019	Le racines du CB
2 - 2019	Homme, Matière et Espace
3 - 2019	Le concept de MA (間) en japon, réflexions sur habiter le vide
4 - 2019	Perspectives



la collection

- n. 1 MEMOIRE EN MOUVEMENT par L. de Rosa, C.Younès, O. Cinqualbre, P. Fouquey, L. Kroll, M. Pica Ciaramma, G. Puglisi, M. Nicoletti, A. Schimmerling
- n. 2 MULTIVERSES - parcours possibles, entre espaces et sons par Francesco Fiotti
- n. 3 DU SON, DU BRUIT ET DU SILENCE par Attila Batar
- n. 4 L'ARCHITECTURE DURABLE COMME PROJECT par Bruno Vellut
- n. 5 POLYCHROMIES par Riccardo Dalisi
- n. 6 LE SONGE D'UN JOUR D'ETE par Riccardo Dalisi
- n. 7 DIFFERENCE / DIFFERER / DIFFERENCE par Patrizia Bottara
- n. 8 CIVILISER L'URBAIN par Massimo Pica Ciaramma

L'Assemblée des Amis du Carré Bleu, octobre 2014, a décidé

- de ne plus faire paraître la revue sur papier
- de diffuser le Carré Bleu seulement par Internet



<http://portaildocumentaire.citechaillet.fr>
1, Place du Trocadéro et du 11 Novembre - 75116 Paris, France



toute la collection du CB de 1958 numérisée

firmitas / utilitas / venustas



ambiente / paesaggio / memoria